3 1761 07998684 0

Dubois, Marcel
Mon cousin de Santiago

PQ
2607
U23M65

Marcel DUBOIS et Auguste ACHAUME

ON COUSIN DE SANTIAGO

Comédie-Bouffe en trois actes

LE BON RÉPERTOIRE
C. VAUBAILLON, Editeur
9, Boulevard Saint-Germain, 9
PARIS (Ve)

Tous droits de reproduction, arrangement, représentation théâtrale ou cinématographique, réservés pour tous pays.

PIECES POUR HOMMES OU JEUNES GENS

EN UN ACTE :

A cache-cache, de G. Sonat et C. Baival ..... 6 »
L'Affaire Machin, de Ed. Teulet, 7 r. ..... 5 »
A la Revision, de Aug. Voisine, 12 r. ..... 6 »
L'Appel de la Terre, de H. Farémont, 5 r..... 7 50
L'Argent des Autres, de Marcel Dubois, 3 r..... 7 50
A qui le Gros Lot, de P. Buet, 4 r. ..... 5 »
L'Auberge de la Poule au Pot, de J. Larchier, 3 r. .. 4 »
Au Pays des Bègues, de Aug. Voisine, 12 r. ..... 6 »
Au Service du Public, de J. Leroy-Denis, 8 r. ..... 6 »
Au Temps du Roi Saint Louis, de J. Leroy-Denis, 10 r. 6 »
Baba ou **Tout arrive,** de Henry Vernet, 7 r. ..... 6 »
Babillard et Trompe-l'Œil, de J. Larchier, 3 r. ..... 4 »
Un beau Coup de Fusil, de Ch. Val, 5 r. ..... 6 »
Bébé ou **Qu'il est doux de ne rien faire,** de Henry Vernet, 4 r. ..... 6 »
Bonne Mère de Marseille, de P. Diolot, 5 r. ..... 6 »
— Musique ..... 12 »
Bubu ou **Le Mérite récompensé,** de Henry Vernet, 5 r. 6 »
Ce soir-là, de Jacques Darla, 3 r. ..... 7 »
Cette chère Madame Corbeau, d'Henry Vernet, 2 h., 1 f. (ou 3 h.) ..... 6 »
Le Cheveu sur la langue, de R. Bastien, 3 r. ..... 6 »
La Chimère Rouge, de J. Chabot, 7 h. et 2 enf. .... 6 »
Cinq Hommes en Veston, de Stervel, 5 r. ..... 5 »
Clovis fait des Vers, de R. Soutter, 7 r. ..... 6 »
Comment lui annoncer ça ?, de R. Bastien, 2 r. .... 3 »
Le Commissaire est Bon Papa, de Marcel Dubois et C. Baival, 5 r. ..... 6 »
Consultation de 3 à 4, de R. Bastien, 5 r. ..... 5 »
La Contagion, de C. Baival, 6 r. ..... 6 »

Nota. — La lettre **r** après un chiffre signifie : le nombre de rôles, ou de **personnages.**

Marcel DUBOIS et Auguste ACHAUME

MON COUSIN DE SANTIAGO

Comédie-Bouffe en trois actes

LE BON RÉPERTOIRE
C. VAUBAILLON, Editeur
9, Boulevard Saint-Germain, 9
PARIS (V^e^)

Tous droits de reproduction, arrangement, représentation théâtrale ou cinématographique, réservés pour tous pays.

PQ
2607
U23M65

LIBRARY
JAN 9 1970

AVIS IMPORTANT

Cette pièce faisant partie du Répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, 9, rue Ballu, à Paris, ne peut être représentée sans le consentement **préalable** de cette Société.

Pour vous mettre en règle avec la loi, il vous suffira, 15 jours avant votre séance, d'adresser au siège ou au correspondant de la société, **une simple lettre** lui demandant l'autorisation légale requise, en indiquant : Le titre de la pièce, le nombre d'actes, le nom de l'auteur, les dates des représentations et le prix des places.

MON COUSIN DE SANTIAGO

L'action se passe dans une villa située dans un grand parc, aux environs de Paris.

PERSONNAGES

ANDRÉ JACQUELIN, inventeur, 25 ans.
GILBERT COLVILLE, son associé, 28 ans.
LEPOT, 55 ans.
SAINT-PIFFARD, directeur d'une agence généalogique, 40 ans.
LAGARDE, comédien, 30 ans.
XAVIER PREVENT, 30 ans.
GUSTAVE JACQUELIN, 26 ans.
CYPRIEN, domestique, 25 ans.
JÉROME, domestique, 40 ans.

Décor unique représentant un petit salon. Au fond, large porte-fenêtre donnant sur un parc. Portes à gauche et à droite.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JÉROME, *puis* CYPRIEN.

(Au lever du rideau, Jérôme est seul en scène. Il dispose sur la petite table un plateau sur lequel se trouvent une cafetière, une tasse, du sucre et une assiette contenant des tranches de pain. A ce moment on entend sonner. Un temps. Entre Cyprien, le chauffeur.)

JÉRÔME. — Qu'est-ce que c'était ?

CYPRIEN. — Le courrier.

JÉRÔME. — Donne.

CYPRIEN. — Ah ! j'oubliais. Il y a un monsieur Saint-

Piffard qui voulait voir le patron. Je lui ai dit qu'il prenait son bain et l'ai prié de repasser.

JÉRÔME. — Tu as bien fait. Quand M. André prend son bain... (*Il jette un coup d'œil sur les lettres.*) Ah ! les lettres !... encore des créanciers. Toujours des créanciers !... Ça finira mal !

CYPRIEN. — Oh ! moi, ma décision est prise. J'ai déjà posé des jalons et je ne moisirai pas dans cette maison. Quand on connait la mécanique comme moi, on n'est pas gêné pour trouver une place de chauffeur. Sais-tu qu'on me doit trois mois de gages, et il n'y a pas moyen de tirer un sou !

JÉRÔME. — Qu'est-ce que je dirais, moi, alors ? Non seulement on me doit, mais j'ai prêté toutes mes économies.

CYPRIEN. — Beaucoup ?

JÉRÔME. — Pas loin de dix mille.

CYPRIEN. — Quelle poire, monseigneur !

JÉRÔME. — Peut-être, mais, moi, je suis un domestique de la vieille école. J'ai le respect des traditions.

CYPRIEN. — Oui, mais quand on voit le gaspillage qu'il y a ici !

JÉRÔME. — Qu'est-ce que tu veux ? J'ai connu ses parents. On m'a toujours traité comme faisant partie de la famille. Dans le fond, je l'aime beaucoup, M. André, c'est un chic type ; et puis, c'est un poète, un inventeur, et tous les inventeurs vivent dans les nuages !...

CYPRIEN. — Au fait, qu'est-ce qu'il a inventé, ton M. André ?

JÉRÔME. — Ce qu'il a inventé ? C'est formidable, ce qu'il a inventé.

CYPRIEN. — Mais quoi ? quoi ?

JÉRÔME. — Je ne sais pas, moi, des tas de choses.

CYPRIEN. — Je voudrais bien en voir une de réalisée !

JÉRÔME. — Tu n'as donc jamais été dans son laboratoire, au fond du jardin ?

CYPRIEN. — Il m'a formellement interdit d'y pénétrer.

JÉRÔME. — Oui, depuis qu'il travaille avec son associé à sa fameuse poudre, il ne veut être dérangé par personne. Cette fois, je crois qu'ils frisent la fortune. Les millions vont rappliquer. Aussi, prends patience. Tout va peut-être s'arranger.

CYPRIEN. — S'il n'y avait que le patron ! Mais son associé est encore plus fou que lui.

JÉRÔME. — Ah ! ne me dis pas de mal de M. Colville. C'est un grand savant, lui, et qui a des idées, des monceaux d'idées...

CYPRIEN. — Tout le monde en a, des idées !... Et le vieux baron, c'est un savant, lui aussi ?

JÉRÔME, *riant.* — Ah ! celui-là !... Sais-tu ce que j'ai appris, l'autre jour, à propos du baron Lepot ? C'est un commanditaire... ou plutôt c'était un commanditaire très riche qui s'intéressait aux inventions de nos deux jeunes gens. Alors...

CYPRIEN. — Alors, nos deux jeunes gens l'ont ruiné ?

JÉRÔME. — Complètement... ah ! mais là, rasé, ratiboisé jusqu'au dernier sou. (*Il rit.*)

CYPRIEN. — Ah ! ça te fait rire ? Et tu voudrais que je reste dans une boîte pareille ?

JÉRÔME. — Mets-toi à leur place. C'était dans un but louable. Les recherches scientifiques, mon petit, ça coûte cher ! Mais comme ce sont des braves types, ils ont recueilli chez eux le baron Lepot. Dans cette maison, le pauvre bonhomme est un peu l'enfant gâté...

CYPRIEN, *rectifiant.* — ... Gâteux.

JÉRÔME. — Pourvu qu'il mange toute la journée et puisse tricoter, il n'est pas gênant.

CYPRIEN. — Mais il est sourd comme un pot.

JÉRÔME. — Justement. C'est bien plus agréable. Au moins, on peut dire ce qu'on veut devant lui.

CYPRIEN. — Moi, je vois comme tout ça va finir. M. André et M. Colville doivent des sommes considérables un peu partout. Les créanciers deviennent chaque jour de plus en plus exigeants. Tiens, regarde le courrier. Sur dix lettres, il y en a au moins huit de créanciers. Et tous les jours c'est la même chose. C'est comme l'auto. Ils ont acheté ce qu'il y avait de plus cher comme bagnole, et, naturellement, ils ne l'ont pas payée. Mais comment font-ils donc ?

JÉRÔME. — Qu'est-ce que tu veux ? Ils ont la manière. Et le plus fort, c'est que ce sont de très honnêtes garçons et pleins de cœur. Seulement, voilà, tout leur argent passe dans leurs inventions.

CYPRIEN. — Pour ce que ça leur rapporte, leurs inventions !

JÉRÔME. — Eh bien ! il y en a une pour laquelle ils sont en pourparlers.

CYPRIEN. — Ah ! bah !

JÉRÔME. — Ils demandent dix millions pour le brevet.

CYPRIEN, *haussant les épaules.* — Ils sont exigeants. Et quelle invention ?

JÉRÔME. — Leur pompe...

CYPRIEN. — Oh ! il y a six mois qu'il en est question, de leur pompe aspirante... Elle leur a surtout servi à aspirer de la galette !... Elle a été refusée partout. Non, je te dis, il n'y a rien à faire.

(*Entrée du baron Lepot.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LEPOT.

LEPOT, *entrant, un ouvrage de tricot à la main.* — Dites-moi, Jérôme, vous n'avez pas trouvé deux pelotes de laine sur le canapé... de la laine bleue... bleue foncée ?...

JÉRÔME. — Non, monsieur. Votre café est prêt, monsieur...

LEPOT. — Ah ! où ai-je bien pu laisser ces pelotes de laine ?

JÉRÔME, *criant plus fort.* — Votre café est prêt.

LEPOT. — Ce n'est pas la peine de crier, mon ami, je ne suis pas sourd. (*Temps.*) Qu'est-ce que vous disiez ?

JÉRÔME, *articulant nettement.* — Votre café est servi... ser-vi... là... sur la table.

LEPOT. — Ah ! merci. (*Il va s'asseoir et dépose son tricot sur la table. On sonne en coulisse.*)

JÉRÔME, *à Cyprien.* — Va voir.

CYPRIEN. — Je te laisse avec le baron. Bien du plaisir.

LEPOT, *rappelant Cyprien.* — Ah ! Cyprien, j'ai peut-être laissé mes pelotes de laine dans la voiture. Si vous les trouvez...

CYPRIEN, *avec un sourire aimable.* — Entendu, Lepot. (*Il sort.*)

SCÈNE III

LEPOT, JÉROME.

LEPOT, *continuant de boire son café.* — Mais où ai-je bien pu les laisser ?...

JÉRÔME, *qui a contemplé et tripoté le tricot déposé sur la table.* — Ça vous amuse donc beaucoup de faire... ce machin-là ? (*Il fait le geste de tricoter.*)

LEPOT. — Oh ! oui, oui. Je me fais un chandail pour l'hiver prochain. Et puis, j'ai promis à ma petite-fille de lui tricoter des chaussettes. Ah ! vous ne savez pas comme c'est passionnant. Avant-hier, la mercière m'a appris un nouveau point. (*Il prend son tricot.*) Tenez, on fait trois mailles à l'endroit, trois mailles à l'envers, puis une augmentation et un jeté... (*Cette explication est laissée* ad libitum.) N'est-ce pas, que c'est passionnant ?

JÉRÔME. — Oh ! oui, très, très ! Mais excusez-moi, j'ai à faire...

LEPOT. — Jérôme, mon bon ami, écoutez-moi. Je voudrais vous demander quelque chose.

JÉRÔME. — A votre service, monsieur.

LEPOT, *timide.* — C'est un peu délicat... n'est-ce pas ?... Vous ne pourriez pas... vous ne pourriez pas m'avancer cent francs ? C'est pour acheter de la laine pour les chaussettes de ma petite-fille. Je les aurais bien empruntés à M. André, mais je crois qu'en ce moment-ci... il est un peu gêné. Alors, j'ai pensé à vous...

JÉRÔME, *sombre.* — C'est très gentil.

LEPOT. — Oh ! je vous les rendrai le 15, quand je recevrai la petite pension de ma fille.

JÉRÔME, *à part.* — C'est touchant.

LEPOT. — Alors, je peux compter sur vous ?

JÉRÔME, *ennuyé, n'osant pas refuser.* — Ben !... Ben oui. (*A part, en cherchant dans son portefeuille.*) Tu m'as encore eu ! Et moi qui voulais te réclamer les trente francs que je t'ai prêtés la semaine dernière !

LEPOT. — Vous dites ?

JÉRÔME. — Rien, rien. Tenez, voilà cent francs.

LEPOT. — Merci, Jérôme, merci pour ma petite-fille. (*Il se remet à déjeuner.*)

JÉRÔME. — Cent francs !... Et dire qu'ici on ne parle que de millions !

(*Gilbert entre en coup de vent.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GILBERT.

GILBERT, *toujours très agité.* — Ah ! Jérôme, je vous cherchais. Où est donc M. André ? Voilà un quart d'heure que je cours après lui. Il n'est pas dans sa chambre, il n'est pas au laboratoire, il n'est pas dans le parc. Cet animal-là, quand on a besoin de lui, on ne le trouve jamais.

JÉRÔME. — Il prend son bain.

GILBERT. — C'est à croire qu'il y couche, dans sa baignoire ! Allez lui dire qu'il se presse. Il faut que je le voie tout de suite.

JÉRÔME. — Bien, monsieur.

(*Sortie de Jérôme.*)

GILBERT, *à Lepot.* — Et ce tricot, ça avance ?

LEPOT, *comprenant autre chose.* — Oh ! neuf heures et demie, dix heures moins le quart, mais pas plus.

GILBERT, *à part.* — Ah ! celui-là ! (*Criant.*) Je vous demande si votre tricot avance ?

LEPOT. — Ce n'est pas la peine de crier. Je ne suis pas sourd. (*Prenant le travail.*) Oui, vous voyez, c'est presque terminé. Seulement, il y a un point très compliqué. Si je fais ceci, je ne vois pas comment le croisé est possible. (*Entrée d'André en robe de chambre.*)

SCÈNE V

GILBERT, ANDRÉ, LEPOT.

GILBERT, *à André.* — Ah ! te voilà. Alors, qu'est-ce que c'est que ces manières de rester deux heures dans ton bain ? Nous avons à travailler.

ANDRÉ. — Mais j'ai travaillé.

GILBERT. — Où ça ?

ANDRÉ. — Dans mon bain.

GILBERT. — Dans ton bain ? Allons, voyons...

ANDRÉ. — Dame ! Tu sais bien, notre savon, notre savon inusable.

GILBERT. — Ah ! c'est vrai. Eh bien ?

ANDRÉ. — Eh bien, c'est tout simplement merveilleux... inouï... inespéré... J'ai pesé très scrupuleusement le morceau de savon avant d'entrer dans la baignoire. (*Sortant du papier.*) Il pesait 103 grammes. Je me suis savonné pendant 43 minutes, tu entends ? 43 minutes... et je n'y allais pas de main morte.

GILBERT. — Et puis ?

ANDRÉ. — J'ai pesé à nouveau le savon après le bain, un bain de 25°. Eh bien ! le savon... sais-tu combien il pesait, le savon ?

GILBERT. — Je ne sais pas, moi ; 80 grammes ?...

ANDRÉ. — Il pesait très exactement 102 grammes 75 milligrammes.

GILBERT. — C'est prodigieux !

ANDRÉ. — J'ai donc calculé qu'un homme peut se savonner avec le même savon pendant plus de 180.000 minutes, c'est-à-dire pendant 2.900 heures, soit 125 jours sans interruption.

GILBERT. — Eh bien ! mon cher, c'est la fortune. Cette fois, nous la tenons.

LEPOT, *doucement.* — Vous permettez que je vous donne mon opinion ?

ANDRÉ. — Mais comment donc, mon cher baron, très volontiers.

LEPOT. — J'ai cru comprendre ce que vous disiez. Eh

bien ! votre savon, quand vous en aurez vendu une fois... vous n'en revendrez plus.

André. — Et pourquoi ?

Lepot. — Dame ! puisqu'il est inusable ! (*Se levant.*) Je vais acheter de la laine. (*Il a un petit rire indulgent. Il sort.*)

Gilbert, *à André.* — Ah ! celui-là, il entend toujours quand il ne faut pas.

André. — Ce doit être un sourd intermittent. Il faudra se méfier de lui.

SCÈNE VI

ANDRÉ, GILBERT.

Gilbert. — Quand même, il conviendra de tenir compte de l'observation du baron.

André. — Bah ! c'est enfantin. En augmentant la dose des acides stéariques, nous diminuerons la durée de moitié. Entre nous, cette fois-ci, nous tenons la fortune. Et avec une publicité habile !...

Gilbert. — Je le crois... Ah ! à propos, et le courrier de ce matin, en as-tu pris connaissance ?

André. — Non.

Gilbert. — Non ?

André. — Non, j'ai pas osé. Il est là, tiens. (*Il montre les lettres.*) Il me fait peur.

Gilbert. — Toi, tu commences à manquer de cran, mon pauvre vieux. Tu veux me laisser le soin de les ouvrir, tes lettres ?

André. — Oh ! pas besoin de les ouvrir. C'est couru. Ils réclament tous de l'argent. (*Indiquant une lettre.*) Tiens, celle-ci, c'est Gafforian, l'entrepreneur. Celle-ci, c'est Gineste, produits chimiques. Là, c'est la Compagnie d'appareils de précision. Ici, c'est le gros morceau, parce que c'est le seul qui ne plaisante pas... déjà deux réclamations : la Compagnie d'électricité qui menace de nous couper le courant. Au fait, sais-tu combien nous devons à l'ensemble de nos créanciers, ou plutôt combien je dois, puisque je suis seul responsable ?

Gilbert. — Oh ! je vais te le dire. (*Sortant un carnet qu'il consulte.*) Exactement quatorze cent quatorze mille quatre cent quatorze francs...

André. — Ah ! tu vois ! Où allons-nous ?

Gilbert. — Mais tout simplement vers la fortune !

André. — Tu trouves, toi ?

Gilbert. — Seulement, pour y arriver, nous faisons un

circuit. Le seul fait que les créanciers patientent, tout en écrivant des lettres commitatoires, prouve qu'ils ont confiance en toi. Ils savent que tu es une sorte de génie et que leur patience sera récompensée... Tu n'as encore rien inventé, à part ta poudre exterminatrice... qui, d'ailleurs, n'est pas encore au point... mais tu inventeras. Ah! je dois reconnaître que, comme inventeur, tu n'as pas ton égal, mais, comme homme d'affaires, tu es au-dessous de tout... Si tu ne m'avais pas comme associé...

André. — J'aurais moins de dettes.

Gilbert. — Tu oublies que tu as déjà ruiné le baron Lepot pour faire édifier ton laboratoire au fond du parc et que, personnellement, les cent mille francs provenant de l'héritage de mon père ont passé dans tes recherches sur les courants stratosphériques. Et puis, tu t'éparpilles, voilà, j'ai trouvé le mot, tu t'éparpilles. Oh! je sais bien que toutes ces sommes ont été dépensées honnêtement. Tout a été consacré à la gloire de la science... Plus tard, tu auras ta statue au Palais de la Découverte... mais, pour le moment, en fait de découverte, il y a surtout un découvert, et un découvert de quatorze cent quatorze mille quatre cent quatorze francs.

André. — Les quatorze francs, on les paiera.

Gilbert. — Oui, mais le reste...

André. — Bah! on verra.

Gilbert. — Ah! ce courrier, il faudrait l'ouvrir tout de même. On ne sait jamais. Tiens, prends ce paquet, moi, je prends celui-ci. (*Ils se partagent les lettres.*)

André, *après avoir ouvert une lettre.* — Quand je le disais... (*Il repousse la lettre avec dégoût.*)

Gilbert. — Ah! en voici une qui contient une proposition intéressante, au sujet de ton cartonnage transparent.

André. — Mets-la de côté, on verra ça. (*Lisant une lettre.*) Tiens, une bonne nouvelle.

Gilbert. — Qu'est-ce que c'est?

André. — Xavier m'annonce qu'il viendra passer le week-end ici. D'après le ton de sa lettre, je pense qu'il s'intéresse à nos recherches. Qui sait, le voilà peut-être, le commanditaire.

Gilbert. — Il est riche?

André. — Aisance confortable. Et puis, c'est un très chic type.

Gilbert. — Au fait, qu'est-ce que c'est que ce Xavier?

André. — Je vais t'expliquer. Je t'ai souvent parlé de mon cousin de Santiago, Gustave, qui se trouvait il y a deux ans à bord d'un bateau qui s'est perdu corps et biens. Eh bien! ce Xavier était tout simplement l'ami intime de ce cousin

Gustave. A cause de cela, et aussi à cause de ce brave cousin Gustave, avec qui j'étais brouillé, mais que j'aimais beaucoup, j'ai tenu à conserver des relations avec lui.

GILBERT. — S'il est si gentil, il faudra le taper... Mais avec tact et modération.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JÉROME.

ANDRÉ, *à Jérôme.* — Qu'est-ce qu'il y a, Jérôme ?

JÉRÔME. — Une visite, monsieur. M. Saint-Piffard.

ANDRÉ, *à Gilbert.* — Saint-Piffard ? Saint-Piffard ? Tu connais ça, toi ?

GILBERT. — Non.

JÉRÔME. — Ce monsieur s'est déjà présenté il y a environ une demi-heure. Je l'ai informé que vous preniez votre bain. Il m'a dit qu'il repasserait. D'ailleurs, je crois qu'il m'a donné sa carte. (*Il fouille dans sa poche et en sort une carte qu'il tend à André.*)

ANDRÉ, *lisant la carte.* — « Agénor Saint-Piffard, directeur de l'Office général de recherches généalogiques... » (*Parlé.*) Recherches généalogiques ? Qu'est-ce que ça peut bien être ? (*Il tend la carte à Gilbert.*) As-tu une idée ?

GILBERT, *regardant la carte et hochant la tête.* — Connais pas.

JÉRÔME. — Dois-je introduire ce monsieur ?

ANDRÉ, *après une hésitation.* — Voyons toujours.

(*Jérôme sort.*)

GILBERT. — Tu es bien sûr que ce n'est pas un créancier, au moins ?

ANDRÉ. — Non, autant que je sache... Il vient peut-être pour nous acheter une de nos inventions.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SAINT-PIFFARD.

(*Saint-Piffard est un homme d'une quarantaine d'années, maigre, long, vêtu de noir, ganté de même. Il donne une impression de deuil et s'exprime avec recherche et componction.*)

ANDRÉ, *allant au-devant du visiteur.* — Monsieur Saint-Piffard ?

SAINT-PIFFARD, *inclinant tristement la tête.* — Lui-même.

C'est bien à M. André Jacquelin que j'ai l'honneur de parler ?

André. — Parfaitement. (*Montrant Gilbert.*) Mon associé, M. Colville. (*Salutations.*) Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

(*Nouvelles salutations. Saint-Piffard s'assied lentement.*)

Saint-Piffard, *après un temps.* — Veuillez m'excuser, monsieur, si je prends la liberté de vous poser d'abord quelques questions...

André. — Je vous en prie.

Saint-Piffard, *interrogatif.* — Il n'y a aucun doute, vous êtes bien M. Marie-Christophe-Joseph-André Jacquelin ?

André. — Oui, oui, tout ça.

Saint-Piffard, *lugubre.* — Fils de Dominique-Athanase-Etienne-Marcel ?

André. — Tout ça aussi.

Saint-Piffard. — Né à Domazan (Ariège), le 29 février 1918 ?

André. — Tout ça aussi.

Saint-Piffard. — Et, par conséquent, neveu de Benoît-Ludovic-Philippe-Auguste Jacquelin ?

André. — Mais, monsieur, où voulez-vous en venir ? Si c'est une plaisanterie, il est inutile...

Saint-Piffard, *après un soupir.* — Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur. C'est même très sérieux. Une question, monsieur Jacquelin. Vous aimiez beaucoup monsieur votre oncle ?

André. — Je ne l'ai jamais vu. Il est parti au Chili il y a une trentaine d'années, donc avant ma naissance. J'ai su par mon père qu'il s'occupait d'élevage... il n'écrivait presque jamais...

Saint-Piffard. — Oui, je comprends. Alors, ma démarche s'en trouve simplifiée. Eh bien ! monsieur, votre oncle est décédé depuis six mois. C'est mon agence de recherches généalogiques, dont la réputation n'est plus à faire, qui a été chargée de découvrir les héritiers, et c'est à vous, monsieur, que revient toute la fortune du défunt.

André. — Comment ? Moi ?... je... je... moi... (*A Gilbert.*) Ce n'est pas possible !

Gilbert. — Ton oncle était un bien brave homme. Quel dommage que tu ne l'aies pas connu !

André. — Si je l'avais connu, il ne m'aurait pas fait son héritier.

Gilbert. — C'est peut-être un peu tard pour envoyer une couronne.

André. — J'enverrai des fleurs.

Saint-Piffard. — Sa fortune — car votre oncle avait

liquidé ses affaires quelques mois auparavant — est évaluée en chiffres ronds, et au cours du change, à quatre millions...

André. — Quatre millions !

Saint-Piffard. — ... dont il convient de défalquer environ 40 % pour les droits de succession.

Gilbert. — Cela fait encore près de deux millions et demi.

Saint-Piffard. — Il faut ajouter une taxe d'Etat assez élevée au profit du Trésor chilien, taxe qui frappe les héritages au profit d'étrangers ne séjournant pas dans le pays. Il vous restera quand même une somme assez rondelette et que j'évalue à près de quinze cent mille francs. Voici d'ailleurs une copie du testament.

André. — Faudra-t-il que j'aille au Chili ?

Saint-Piffard. — Non, non. Selon la coutume, c'est la légation qui est chargée de vous remettre le montant de l'héritage.

André. — J'aime mieux ça.

Saint-Piffard. — Excusez-moi, monsieur, mais si j'ai tenu tout à l'heure à préciser aussi rigoureusement votre identité, c'est que votre oncle, ainsi que vous le lirez dans ce testament, a prévu qu'au cas où vous ne pourriez entrer personnellement en possession de cet héritage, c'est votre cousin Hubert-Jacques-Gustave Jacquelin qui deviendrait l'unique héritier.

André. — Mais malheureusement, monsieur, mon cousin... est... est décédé.

Saint-Piffard. — Je sais, je sais, monsieur. Vous pensez bien que l'agence Saint-Piffard est renseignée. Mais, d'une part, votre oncle ignorait cette triste circonstance, et, d'autre part, il n'existe aucune preuve formelle de la disparition de votre cousin. Pour nous, nous sommes en droit de le considérer toujours comme vivant.

Gilbert. — C'est on ne peut plus légal.

Saint-Piffard, *se levant.* — Monsieur, ma mission est terminée. Je vous prie de bien vouloir passer à nos bureaux pour liquider au plus tôt cette affaire.

Gilbert. — Il n'y manquera pas. Voilà une nouvelle qui fera plaisir au baron Lepot !

Saint-Piffard, *prêt à sortir, se retourne brusquement.* — Lepot ? Baron Lepot ? Vous avez dit : baron Lepot ?

Gilbert. — Oui, j'ai dit : baron Lepot.

Saint-Piffard, *agité pour la première fois.* — Mais je cherche un baron Lepot.

André. — Vous cherchez un baron Lepot ? Alors, ça, c'est extraordinaire !

Saint-Piffard. — Mais, monsieur, c'est mon métier, de chercher... Serait-il ici, par hasard ?

André. — Mais oui.

Saint-Piffard. — Pourrais-je lui parler ?

André. — Certainement. (*Il appuie sur une sonnette.*)

Saint-Piffard. — Quel âge a-t-il environ ?

Gilbert. — Entre cinquante et soixante.

Saint-Piffard. — C'est bien ça... c'est bien ça !

SCÈNE IX

LES MÊMES, JÉROME.

Jérôme. — Monsieur a sonné ?

André. — Oui. Est-ce que le baron est rentré ?

Jérôme. — Oui, monsieur. Il y a cinq minutes. En ce moment, il est dans sa chambre.

André. — Merci, Jérôme. (*Jérôme sort. A Gilbert.*) Veux-tu appeler le baron ?

(*Gilbert va prendre un clairon qui était accroché au mur et se met à sonner vigoureusement dans la direction de la fenêtre.*)

Saint-Piffard, *ahuri.* — Qu'est-ce que vous faites ?

Gilbert, *très naturel.* — J'appelle le baron Lepot.

Saint-Piffard. — Co... comment ?

Gilbert. — Il est un peu sourd. Mais, par un phénomène inexplicable, son oreille est sensible au clairon. Alors, nous avons pris l'habitude de... (*Il sonne à nouveau.*)

Saint-Piffard, *ahuri.* — Ah ! Et il vient ?

André. — Il vient toujours, monsieur, toujours. Tenez, le voici.

Saint-Piffard. — Comme c'est curieux !

Lepot, *entrant, et d'un petit air satisfait.* — Il me semble que j'ai entendu le clairon ?

André, *à Saint-Piffard.* — Vous voyez ?

SCÈNE X

LEPOT, ANDRÉ, GILBERT, SAINT-PIFFARD.

André, *à Lepot.* — Mon cher baron, permettez-moi de vous présenter M. Saint-Piffard, directeur de l'Office général de Recherches généalogiques et d'Enquêtes sur les héritages. (*A Saint-Piffard.*) Baron Lepot.

Saint-Piffard, *à Lepot.* — Monsieur, vous n'ignorez pas que l'agence que je dirige est une des premières de France.

Grâce à son activité, elle a pu débrouiller un nombre incalculable d'héritages atteignant plusieurs centaines de millions. Elle n'a pas son égale dans le monde entier. Du reste, voici ma carte ; un simple coup d'œil vous permettra de vous rendre compte des raisons pour lesquelles j'ai demandé à vous voir. (*Il donne sa carte à Lepot.*)

LEPOT, *qui n'a rien compris.* — Merci, monsieur. En quoi puis-je vous être utile ?

SAINT-PIFFARD. — Mais c'est moi qui peux vous être utile, monsieur. Voici comment : dans nos archives figure un baron Lepot dont nous cherchons les héritiers depuis six ans.

LEPOT, *même jeu.* — Très honoré, monsieur.

SAINT-PIFFARD. — Je souhaite vivement que vous soyez cet héritier.

LEPOT. — Très honoré, monsieur.

SAINT-PIFFARD. — Je vous serais donc très obligé de réunir les documents de famille vous concernant et de nous les apporter sans retard.

LEPOT. — Très honoré, monsieur.

ANDRÉ, *à Saint-Piffard.* — Ecoutez, monsieur, n'insistez pas. On vous a prévenu que le baron est sourd. Il est sourd comme un...

LEPOT, *qui a compris cette fois.* — Mais non, je ne suis pas sourd. La preuve, c'est que Monsieur vient de me dire qu'il se rappelle m'avoir vu gagner le concours hippique au Grand Palais il y a trente ans, alors que j'étais officier de cavalerie.

GILBERT, *à Saint-Piffard.* — Vous voyez, vous n'en sortirez pas.

LEPOT, *à Saint-Piffard.* — Ces messieurs voulaient que je porte un cornet électro-acoustique : un sonotone. Vous voyez que c'est complètement inutile. Ah ! ces inventeurs, ça veut toujours caser leurs inventions !

SAINT-PIFFARD, *à André.* — Je compte sur vous pour expliquer au baron ce dont il s'agit.

ANDRÉ. — Mais certainement. D'ailleurs, nous serions très heureux que le baron puisse profiter de cette aubaine.

SAINT-PIFFARD. — Au revoir, messieurs.

LEPOT, *tendant la main à Saint-Piffard.* — Dites-moi, vous vous rappelez le nom de mon cheval ? Moi, je l'ai complètement oublié.

SAINT-PIFFARD. — Le nom de votre cheval ?... (*Cherchant un nom quelconque.*) Shéhérazade ?

LEPOT, *aux anges.* — C'est ça, c'est ça : Violoncelle. Il s'est rappelé... Violoncelle ! Très honoré, monsieur, très honoré.

(*Sortie de Saint-Piffard.*)

SCÈNE XI

GILBERT, ANDRÉ, LEPOT.

LEPOT. — C'est un homme charmant, ce M. Saint-Piffard... Vous n'avez plus besoin de moi ?

ANDRÉ. — Non, non, vous pouvez aller travailler dans le parc à votre ouvrage de dames. (*Lepot se dirige à petits pas vers le jardin, puis revient.*)

LEPOT. — Au fait, qu'est-ce qu'il me voulait exactement, ce M. Saint-Piffard ?

ANDRÉ. — On vous expliquera. (*Il le prend par le bras et le dirige doucement vers la porte.*)

GILBERT. — Ce sera laborieux.

(*Sortie de Lepot.*)

ANDRÉ, *saisissant le clairon que Gilbert avait laissé sur la table.* — Tiens, j'ai envie de souffler là dedans à en perdre haleine et de courir annoncer la bonne nouvelle dans tout le patelin.

GILBERT. — Non, pas ça, tu ferais revenir le baron.

ANDRÉ. — Riches !... nous sommes riches !... Tu te rends compte, près de deux millions... C'est la fin de nos misères, de nos tourments. On va pouvoir travailler sans s'occuper du lendemain.

GILBERT, *mi-figue, mi-raisin.* — Oui, oui.

ANDRÉ. — On pourra pousser certaines expériences et profiter des résultats de notre travail... et vivre... vivre enfin !...

GILBERT. — Cause toujours.

ANDRÉ. — Mais qu'est-ce que tu as ? Au lieu de te réjouir, tu parais accablé. Mais songe que cet argent nous servira à tous les deux. Tu penses bien que je ne vais pas le garder pour moi.

GILBERT. — Mon pauvre André, je crains fort que tu sois obligé de payer des droits de succession pour un héritage dont tu ne toucheras pas un sou.

ANDRÉ. — Et pourquoi ne toucherais-je pas cet héritage ?

GILBERT. — Tout simplement parce que tes créanciers vont faire opposition.

ANDRÉ. — Allons donc !

GILBERT. — Dame. Réfléchis.

ANDRÉ, *après un temps.* — C'est vrai. Nos créanciers... je n'avais pas songé à eux.

GILBERT. — Mais eux songeront à toi. L'agence Saint-Piffard est dans l'obligation de rendre publique la nouvelle

de cet héritage, et cela par voie d'annonces légales... et comme il y a de grandes chances pour que tes dettes dépassent les sommes que tu vas toucher, veux-tu me dire un peu ce qui te restera ?

ANDRÉ. — Tu as raison : des haricots !

GILBERT. — Et encore, des haricots, ça se mange.

ANDRÉ. — Alors, ce n'est pas la peine d'ameuter le patelin. Je raccroche le clairon. Tu m'as coupé le souffle. (*Il raccroche le clairon au mur.*) Tiens, tu vas finir par me faire croire que cet héritage est une catastrophe.

GILBERT. — Presque. Cette somme va te tomber du ciel si publiquement qu'il te sera impossible d'en distraire le moindre sou.

ANDRÉ. — Pourquoi ça ?

GILBERT. — Il le demande ! Mais je viens de te le dire : tes créanciers qui feront opposition à l'agence Saint-Piffard.

ANDRÉ. — Alors ?

GILBERT. — Alors ? (*Un grand temps.*) Alors, j'ai une idée. As-tu réfléchi à ce qui se produirait si tu disparaissais ?

ANDRÉ. — Si je disparaissais ?

GILBERT. — Oui.

ANDRÉ. — Pour aller où ?

GILBERT. — Oui, enfin, si tu mourais ?

ANDRÉ. — Comment ? Tu veux que je... parce que j'hérite... Mais tu deviens fou !

GILBERT. — Pas si fou que ça. Passe-moi la copie du testament. (*Il feuillette le testament.*) Ecoute bien. (*Lisant.*) « Au cas où Jacquelin Marie-Christophe-Joseph-André ne pourrait entrer personnellement en possession de mon héritage, c'est son cousin Hubert-Jacques-Ludovic-Gustave qui deviendrait mon unique héritier. » (*Parlé.*) Tu as compris, cette fois ?

ANDRÉ. — Mais puisque lui aussi a disparu...

GILBERT. — Justement. Tu n'as qu'à disparaître à ton tour, et comme il n'est pas prouvé que ton cousin soit mort, tu reviens à sa place... Il n'a pas de créanciers, lui, par conséquent pas d'oppositions à redouter. Tu toucheras donc l'héritage comme si tu étais ton cousin. Après tout, ça reste dans la famille.

ANDRÉ. — C'est très joli, mais, pour ça, il faut que je meure.

GILBERT. — Ah ! c'est indispensable.

ANDRÉ. — Oui, mais, justement, ça ne me dit rien de mourir.

GILBERT. — Naturellement ; mais si tu pouvais comprendre les avantages énormes qu'en retireraient nos inventions !

André. — Ça, je ne vois pas.

Gilbert. — L'attention générale se tournerait vers toi.

André. — En mourant ? Tu en as de bonnes !

Gilbert. — Inconnu hier, tu deviendras célèbre.

André. — Dis donc, tu parles de ça en bon vivant... Et d'abord, comment veux-tu que je meure ?

Gilbert. — Ah ! ça, mon vieux, je n'en ai pas la moindre idée, mais il faut que tu meures.

André. — Oui, mais je veux mourir... gentiment.

Gilbert. — J'ajoute qu'il est indispensable qu'on ne retrouve pas ton cadavre. Et c'est bien ça le difficile.

André, *faisant la grimace.* — Voilà que tu parles déjà de mon cadavre !

Gilbert. — Tu pourrais, par exemple, avoir été empoisonné par des champignons...

André. — Ça ferait des ennuis à la cuisinière.

Gilbert. — Que dirais-tu alors d'une bonne attaqué d'apoplexie ?

André. — Mais alors, je ne disparais pas !

Gilbert. — C'est juste... Ah ! ce n'est pas commode de mourir... cherchons...

(*Tous deux se promènent de long en large et dialoguent à voix basse. On les entend murmurer.*)

Gilbert. — Voyons... étant donné qu'il doit disparaître...

André, *même jeu.* — Une attaque d'apoplexie, ça ne tient pas debout...

(*Un très long temps. Tous deux continuent à marmonner des paroles indistinctes.*)

Gilbert, *poussant un cri.* — J'y suis... (*Un temps.*) Non, c'est idiot !...

André, *après avoir cherché.* — Je n'aurais jamais cru que c'était si difficile que ça de mourir... Décidément, ta combinaison est impraticable. Le mieux, vois-tu, c'est de toucher l'héritage et d'essayer d'en sauver le plus possible. (*Temps.*) Encore heureux que je ne sois pas obligé de prendre le bateau et de payer le voyage...

Gilbert, *brusquement.* — Bateau !... Tu as dit : bateau...

André, *étonné.* — Oui, j'ai dit : bateau ! Et puis après ?

Gilbert. — Ça y est... ça y est... j'ai trouvé... j'ai trouvé.

André. — Quoi ?

Gilbert — Epatant. Tu vas voir, c'est merveilleux. Assieds-toi et écoute-moi. Demain soir, nous prenons le train pour Calais et nous partons tous les deux pour l'Angleterre. Nous montons à bord du bateau : mais c'est moi seul qui pars...

André. — Voyons, voyons, nous partons tous deux, et

c'est toi seul qui pars... Je ne comprends plus. Et moi, qu'est-ce que je fais ?

GILBERT. — Toi, tu descends subrepticement à terre quelques minutes avant l'appareillage, après avoir eu soin de prendre possession de ta cabine et t'être fait inscrire à bord comme passager.

ANDRÉ. — Et alors ?

GILBERT. — Quand le paquebot aura parcouru plusieurs milles, je monterai sur le pont et j'alerterai l'équipage en criant : « Au secours ! mon ami vient de tomber à la mer ! »

ANDRÉ, *faisant la grimace.* — J'aime pas ça... Un noyé, c'est pas beau...

GILBERT. — Mais, triple idiot, tu ne te noies pas, puisque tu es resté sur le quai.

ANDRÉ. — Ah ! oui, c'est vrai ! Quand même, ça ne me dit rien. Je me vois tout bouffi, avec des crabes qui me chatouilleront les oreilles... et puis de la mousse, des lichens partout, sans compter les baleines...

GILBERT. — Il n'y a pas de baleines dans la Manche. Laisse-moi achever. On fait une enquête et on s'aperçoit que le passager qui manque, c'est toi. Le fait est dûment constaté, et tu n'as plus qu'à prendre des dispositions pour revenir quinze jours plus tard sous les traits de ton cousin. Eh bien ! comment trouves-tu ça ?

ANDRÉ. — Je trouve ça idiot. Quitte à mourir, je voudrais mourir dans une apothéose, avec beaucoup de bruit... tiens, comme dans un feu d'artifice...

GILBERT. — Du bruit ?... un feu d'artifice ?... mais voilà... cette fois, j'y suis. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt !

ANDRÉ. — Tu as encore une idée ?

GILBERT. — Mais bien sûr.

ANDRÉ, *à lui-même.* — Chaque fois qu'il a une idée, je tremble.

GILBERT. — C'est très simple. Sais-tu ce que tu vas faire ?

ANDRÉ. — Non.

GILBERT. — Tu vas... tu vas *exploser.*

ANDRÉ. — *Exploser ?* Moi ! ! !

GILBERT. — Oui, toi. Nous avons tout sous la main. Oh ! évidemment, le laboratoire fera explosion en même temps que toi, mais qui veut la fin...

ANDRÉ. — Mais avec quoi vais-je... (*Un geste en l'air.*)

GILBERT. — Avec quoi ? avec quoi ? Tu le demandes ?

ANDRÉ, *ahuri.* — Oui.

GILBERT. — Comme si tu n'avais pas inventé la poudre !

ANDRÉ. — Hein ?

GILBERT. — La poudre exterminatrice. Nous la retrouve-

rons jamais une occasion pareille pour l'expérimenter.

André. — Tu trouves, toi...

Gilbert. — Il faut qu'elle te déchiquète, qu'elle te réduise en miettes, en particules minuscules et introuvables. De cette façon, on ne pourra plus en discuter l'efficacité.

André. — Ah ! ça, évidemment. Mais moi ?

Gilbert. — Autre avantage : l'expérience peut être faite immédiatement.

André. — Je voudrais tout de même me faire doucement à cette idée.

Gilbert. — Enfin... dans une dizaine de minutes... Tu auras ainsi tout le temps de te familiariser avec cette idée.

André. — En somme, je suis le monsieur qui doit mourir dans dix minutes ! *(Un grand temps.)* Eh bien ! c'est pas rigolo.

Gilbert, *conciliant.* — Veux-tu un quart d'heure ?

André. — Non, non, puisque c'est décidé, que ce soit le plus vite possible et qu'on n'en parle plus.

Gilbert. — Mais puisque tu ne meurs pas, imbécile !

André. — Oui, je sais, mais c'est atroce tout de même.

Gilbert. — Maintenant, il s'agit de régler les choses froidement. Ecoute-moi bien. Je vais faire venir les domestiques. Il faut qu'ils soient ici au moment de la catastrophe. A propos, combien te faut-il de temps pour préparer l'explosion ?

André. — Quelques secondes. Le temps de mettre le feu à la mèche. J'aurai bien trois minutes pour me sauver !

Gilbert. — Tu sortiras par la petite porte du jardin et tu m'attendras ce soir à onze heures sur le pont de Neuilly. Je t'apporterai de l'argent et une valise avec les objets indispensables pour un voyage de quinze jours.

André. — Et où irai-je ?

Gilbert. — Je te le dirai ce soir. Je me charge de tout.

André. — Quand même, c'est... c'est épouvantable.

Gilbert. — Bon, bon, nous le savons.

André. — Tu crois que le baron pleurera ?

Gilbert. — C'est possible, mais je te promets de le consoler.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CYPRIEN.

Gilbert. — Ah ! Cyprien, j'allais justement vous appeler. Allez vite chercher Jérôme et revenez avec lui.

Cyprien. — Bien, monsieur. (*A André.*) J'étais venu

demander à Monsieur s'il avait besoin de la voiture à deux heures.

GILBERT, *vivement.* — Non, non, pas aujourd'hui.

ANDRÉ, *lugubre.* — Pas aujourd'hui.

(*Sortie de Cyprien.*)

GILBERT. — Du cran, que diable, il s'agit de mourir courageusement.

ANDRÉ. — Donne-moi le temps de m'y habituer.

GILBERT. — Et, tu sais, il faut que l'explosion soit formidable et qu'il y ait suffisamment de dégâts pour expliquer ta volatilisation.

ANDRÉ, *avec un désespoir comique.* — Ma volatilisation!... Quel effroyable moment!

(*Entrée de Cyprien et de Jérôme.*)

SCÈNE XIII

ANDRÉ, CYPRIEN, JÉROME, GILBERT.

JÉRÔME. — Monsieur m'a demandé? (*Remarquant la pâleur d'André.*) Mais comme Monsieur est pâle!

ANDRÉ. — Non, non, ce n'est rien.

GILBERT. — J'ai tenu à vous réunir ici pour que vous ne soyez pas tentés d'aller dans le parc au moment précis où cela pourrait être dangereux, très dangereux pour vous... Mes amis, M. André a décidé de procéder immédiatement à la dernière expérience relative à son explosif.

ANDRÉ. — Oui, dans quelques minutes, je saurai enfin si, grâce au mélange que je vais opérer, mon explosif est transportable et peut résister à certaines manipulations auxquelles je vais me livrer. Si mon explosif... explose, c'est que mon invention n'est pas au point.

GILBERT, *aux domestiques.* — C'est dire que M. André tient à être absolument seul.

CYPRIEN, *à Jérôme.* — Bien, monsieur.

ANDRÉ, *appuyant.* — Pour votre propre sécurité, j'ai tenu à ce que vous restiez écartés du laboratoire et que vous n'ouvriez à personne, sous aucun prétexte.

GILBERT. — Cet explosif est d'une puissance dix fois supérieure à ce qui existe déjà. Il peut provoquer une déflagration d'une violence inouïe.

CYPRIEN. — Parfait, monsieur.

ANDRÉ. — J'ai donc fait le sacrifice de ma vie, mais je ne veux pas faire celle des autres, pas même celle de mon collaborateur.

GILBERT, *serrant la main d'André et prenant les domes-*

liques à témoin. — C'est très noble de sa part, n'est-ce pas ?

JÉRÔME, *avec légèreté.* — Ben, oui.

ANDRÉ. — J'insiste sur ce point : si l'expérience était négative, vous ne retrouveriez pas une parcelle de mon corps.

CYPRIEN. — Très bien, monsieur.

ANDRÉ, *insistant.* — D'ailleurs, si j'étais tué, cela n'aurait aucune importance.

JÉRÔME. — Non, monsieur.

ANDRÉ. — Comment, non ?

JÉRÔME, *se reprenant.* — Si, monsieur.

ANDRÉ. — ... M. Colville continuerait mon œuvre.

CYPRIEN. — Très bien, monsieur.

GILBERT. — Et maintenant, va, mon ami, et bon courage. (*Il lui donne l'accolade. Bas, à l'oreille.*) A ce soir, onze heures.

ANDRÉ. — Je vais vers la gloire... ou vers la mort.

GILBERT. — Vers la gloire, mon vieux.

ANDRÉ. — Nous le saurons dans trois minutes. (*Bas, à Gilbert qui l'accompagne jusqu'à la porte qui donne sur le parc.*) Onze heures.

SCÈNE XIV

GILBERT, CYPRIEN, JÉROME.

CYPRIEN, *à Jérôme.* — Tu ne trouves pas qu'ils sont un peu piqués, nos inventeurs ?...

GILBERT, *redescendant.* — Trois minutes... (*Il regarde sa montre.*) Dans trois minutes, ce sera la fortune. . ou la faillite. Il y a des circonstances où les minutes sont longues comme des heures... (*Temps.*) Encore deux minutes.

(*Cyprien et Jérôme tirent également leur montre. Un temps très long.*)

GILBERT. — Encore une...

JÉRÔME, *poussant un cri.* — Ah !

GILBERT. — Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

JÉRÔME. — Le baron... le baron Lepot est dans le parc.

CYPRIEN. — Il faut aller le prévenir.

GILBERT, *levant les bras.* — Non, non, mes amis, ne bougez pas, c'est trop tard.

(*Au même moment, l'explosion retentit, formidable. Bruit de tuiles, de vitres et de planches de bois qui retombent en coulisse.*)

GILBERT, *dans un cri.* — Ah ! mon Dieu !

CYPRIEN. — Ça a raté !

JÉRÔME. — Ce pauvre Monsieur !

(Ils se précipitent tous les trois dans le parc. La scène reste vide un instant. Puis la porte de droite s'ouvre et le baron Lepot entre paisiblement, son éternel tricot à la main. Il n'a rien entendu et va s'asseoir dans le fauteuil.)

LEPOT, *doucement, et tricotant.* — Trois mailles à l'endroit... deux mailles à l'envers... trois mailles à l'endroit... deux mailles à l'envers... trois mailles...

Et le rideau tombe.

ACTE II

Même décor. Quinze jours plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-PIFFARD, GILBERT.

(*Au lever du rideau, Saint-Piffard est assis dans un fauteuil. Gilbert, qui se promène de long en large, achève de raconter à Saint-Piffard les événements qui se sont produits.*)

SAINT-PIFFARD. — Ce que vous me racontez là est extraordinaire, extraordinaire!... (*Un temps.*) Et on n'a rien retrouvé de ce pauvre M. Jacquelin ?

GILBERT. — Absolument rien. Il a été aspiré, soufflé... évaporé... volatilisé.

SAINT-PIFFARD. — Effrayant! Et quel coup terrible pour vous!

GILBERT. — Terrible! Mes cheveux en ont blanchi.

SAINT-PIFFARD. — Il y a au moins une chose qui a dû vous consoler...

GILBERT. — Laquelle ?

SAINT-PIFFARD. — C'est l'efficacité de l'invention de votre collaborateur.

GILBERT. — Non, monsieur.

SAINT-PIFFARD. — Ah! Pourquoi ?

GILBERT. — Parce que le mélange des poudres ne valait rien. La preuve... (*Un temps.*) c'est que l'explosif a... a explosé.

SAINT-PIFFARD. — Comment, monsieur, vous cherchiez donc un explosif qui n'explose pas ?

GILBERT. — Vous avez dit le mot, monsieur : un explosif qui n'explose pas, mais *dans certaines conditions.*

SAINT-PIFFARD. — Ah! (*Temps.*) En tout cas, la disparition de votre ami doit vous causer un vide sensible ?

GILBERT, *tristement.* — Oh ! oui... et puis, avoir l'immense regret de se dire : « Je ne peux même pas lui faire de belles funérailles. » Oui... de ce pauvre ami, il ne reste rien, rien... (*Changeant de ton.*) Quand je dis que l'on n'a rien retrouvé, j'exagère.

SAINT-PIFFARD. — Ah !

GILBERT. — Dans les ruines du laboratoire on a recueilli un bouton de culotte. Mais nous ne savons même pas s'il lui appartenait. Le valet de chambre et lui avaient le même tailleur...

SAINT-PIFFARD. — C'est dommage.

GILBERT. — Néanmoins, les autorités judiciaires n'ont fait aucune difficulté pour conclure au décès.

SAINT-PIFFARD, *même ton que plus haut.* — C'est dommage !

GILBERT, *surpris.* — Vous dites ?

SAINT-PIFFARD. — Voilà un héritage qui va revenir à l'Etat du Chili. Certes, mon agence ne travaille pas uniquement pour l'argent, mais je songe à la petite commission qui va nous échapper.

GILBERT. — Ah ! permettez. Elle ne vous échappe pas. Supposez que son cousin disparu revienne ?

SAINT-PIFFARD. — C'est une hypothèse que nous avons déjà admise, monsieur, et mon agence, qui ne recule devant aucun frais, a lancé déjà des télégrammes dans toutes les directions.

GILBERT. — Eh bien, monsieur, vos précautions ont porté leurs fruits. (*Sortant un télégramme de sa poche.*) Veuillez lire ce télégramme.

SAINT-PIFFARD, *après un coup d'œil au télégramme.* — Oh !... oh !... Magnifique !...

GILBERT. — N'est-ce pas, monsieur ?

SAINT-PIFFARD. — Tout à fait magnifique. (*Après avoir relu le télégramme.*) Ainsi donc, monsieur Gustave est vivant, et, par une circonstance fortuite, c'est à bord du navire qui le ramenait en Europe qu'il a appris le décès de son cousin.

GILBERT. — Oui, la presse a fait grand bruit sur la mort tragique de mon associé... A vrai dire, quand j'ai lu ce télégramme, j'ai eu un moment de doute, tant ce retour imprévu me paraissait invraisemblable. N'est-ce pas votre avis ?

SAINT-PIFFARD. — Mais non, monsieur. M. Gustave a pu se trouver placé dans des conditions telles qu'il a été dans l'impossibilité matérielle de donner de ses nouvelles. Au cours de ma longue carrière, j'ai vu des cas encore plus extraordinaires. Tenez, par exemple, celui de cet aviateur

tombé dans l'immensité du Groenland et retrouvé par hasard dix ans plus tard. Il était devenu Esquimau.

GILBERT. — Nous nous trouvons peut-être devant un cas analogue. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à être fixés, et, d'après le contenu de son télégramme, tout me porte à croire que Gustave ne tardera pas à se présenter.

SAINT-PIFFARD. — Pour ma part, je me félicite de cette heureuse issue. Cela évite à mon agence de nouvelles recherches. Mon concours vous est acquis afin que l'ayant-droit entre immédiatement en possession de l'héritage qui lui échoit.

GILBERT. — Je vous remercie, monsieur, au nom du pauvre disparu qui n'aura pas eu la satisfaction d'apprendre que son cousin était sain et sauf.

SAINT-PIFFARD, *soupirant, les yeux au ciel.* — En tout cas, lui, on ne peut pas espérer qu'il revienne jamais !

GILBERT, *vivement.* — Ah ! ça, non, je vous le promets... (*Il fait en l'air un geste indiquant qu'André n'est plus qu'une fumée.*)

SAINT-PIFFARD. — Je vous prie de bien vouloir me téléphoner dès que vous aurez eu la visite de M. Gustave.

GILBERT. — Comptez sur moi, monsieur, je vous préviendrai immédiatement.

(*Saint-Piffard esquisse un geste de sortie et se retourne près de la porte.*)

SAINT-PIFFARD. — Ah ! j'oubliais. Je voudrais demander quelques renseignements complémentaires au baron Lepot. Est-ce que je pourrais le voir ?

GILBERT. — Mais certainement. Il doit faire son tricot dans le parc, comme d'habitude.

SAINT-PIFFARD. — Alors, voulez-vous me permettre... ? (*Il va décrocher le clairon et le tend à Gilbert.*) Je l'appellerais bien moi-même, mais je ne sais pas comment il faut souffler là dedans.

GILBERT. — Non, non, c'est inutile à présent, complètement inutile. Le baron Lepot n'est plus sourd.

SAINT-PIFFARD. — Allons donc ! Depuis quand ?

GILBERT. — Depuis l'explosion.

SAINT-PIFFARD. — Comment ?... Comment ?... Il n'est plus sourd... *depuis* l'explosion.

GILBERT. — Oui, monsieur. Et le comble, c'est que cette terrible explosion, de son propre aveu, il ne l'a même pas entendue.

SAINT-PIFFARD. — Ma foi, je ne comprends plus.

GILBERT. — C'est bien simple. L'explosion, par ses vibrations répercutées, semble avoir rétabli les facultés auditives du baron Lepot.

Saint-Piffard. — Décidément, il ne fait rien comme les autres.

Gilbert. — D'ailleurs, vous allez voir. Je vais l'appeler sans élever la voix, et il viendra immédiatement. (*Il va à la porte du jardin et appelle doucement.*) Monsieur Lepot!... Monsieur Lepot!

Saint-Piffard, *très grave.* — Une détonation violente qui redonne à un sourd la faculté d'entendre, voilà un cas qui mériterait de faire l'objet d'une communication à l'Académie de Médecine!

Gilbert. — J'y ai pensé. (*Montrant Lepot qui avance.*) Tenez, le voilà.

(*Le baron Lepot entre, son tricot à la main.*)

SCENE II

LES MÊMES, LE BARON LEPOT.

Saint-Piffard. — Monsieur, je viens d'apprendre avec joie que votre... votre petite infirmité n'était plus maintenant qu'un mauvais souvenir... et je me permets de vous en féliciter.

Lepot. — Oh! ne m'en parlez pas. C'est une véritable catastrophe!...

Saint-Piffard, *à Gilbert.* — Je comprends de moins en moins.

Gilbert, *ironique.* — Le baron va vous expliquer.

Lepot. — Oui, oui, figurez-vous que je m'étais habitué à ma surdité. Je l'aimais presque. C'était une sorte d'isolement heureux, peut-être égoïste, dans lequel je vivais... (*Un peu lyrique.*) Le ver à soie dans son cocon!... Dans mes oreilles chantaient des bourdonnements d'abeilles, des gazouillis d'oiseaux, des murmures de forêts... Quand on m'adressait la parole, je percevais vaguement des échos lointains et c'était délicieux de ne pas entendre... de ne pas entendre toutes les sottises, les inutilités qui se disent autour de vous. (*Temps.*) Non, monsieur, voyez-vous, je ne suis pas satisfait... oh! mais, pas du tout...

Saint-Piffard. — C'est un point de vue soutenable, et je ne puis m'empêcher de penser à Beethoven qui a composé ses plus belles symphonies à l'époque où il était...

Lepot. — ... Sans compter que le fait d'entendre me distrait de mon travail. La preuve... (*Il tend son tricot.*) Tenez, voici le moment où j'ai commencé d'entendre. Eh bien! regardez, les mailles sont irrégulières, elles n'ont plus la

netteté des précédentes. Non, non, encore une fois, je ne suis pas content.

GILBERT, *à lui-même*. — Complètement cinglé, le baron !

SAINT-PIFFARD. — Excusez-moi, monsieur, mais j'ai demandé à vous voir afin que vous me donniez de nouveaux renseignements sur votre généalogie. Mon agence s'est livrée à des investigations minutieuses et, ainsi que je le prévoyais, nous avons découvert un marquis Lepot qui était filleul de Mazarin et aide de camp du duc de Bourgogne. Or, ce marquis avait un fils qui épousa une demoiselle de Boisandré de la Rombelière Montburin et qui mourut sans descendant. La branche cadette...

LEPOT. — Oh ! je vous en prie, monsieur, ne vous donnez pas tant de peine. Je ne descends ni de Mazarin ni de Rombelière... Mon... machin. Mon père s'appelait Lepot et ma mère Baron.

SAINT-PIFFARD. — Vous dites ?

LEPOT. — Mais oui, monsieur, c'est ainsi. Par coquetterie, un jour, j'ai ajouté le nom de ma mère à celui de mon père. Voilà comment je suis Baron-Lepot, mais avec un trait d'union. Et je tiens à garder ce trait d'union.

SAINT-PIFFARD. — Vous me voyez au regret, monsieur. Mais si vous l'aviez désiré, je vous aurais trouvé des ancêtres de choix, et cela ne vous aurait pas coûté très cher.

GILBERT. — Ah ! la généalogie est une belle science... Peut-être pas très exacte... mais parfois très utile.

SAINT-PIFFARD, *à Lepot*. — Mettons que je n'ai rien dit. (*A Gilbert*. Alors, monsieur, n'oubliez pas de m'aviser du retour de M. Gustave.

GILBERT. — A tout hasard, vous pourriez peut-être repasser dans une demi-heure. M. Gustave sera très probablement là.

SAINT-PIFFARD. — Oui, c'est une idée. Je préfère cette solution qui nous fera gagner du temps. A bientôt donc, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III

LEPOT, GILBERT.

LEPOT, *après un temps*. — Vous voyez, mon bon Gilbert, si j'avais été sourd, ça m'aurait épargné toutes les bêtises que je viens d'entendre.

GILBERT. — Au moins, vous êtes philosophe, vous !

LEPOT. — A propos, qu'a dit M. Saint-Piffard au sujet du retour de Gustave ?

GILBERT. — Il va faire le nécessaire pour qu'il entre dès que possible en possession de l'héritage.

LEPOT. — Ce brave Gustave, je suis si heureux de le revoir !

GILBERT. — C'est vrai, au fait, vous le connaissez.

LEPOT. — La dernière fois que je l'ai vu, il avait une quinzaine d'années.

GILBERT, *insistant*. — En somme, vous ne le reconnaîtriez pas ?

LEPOT. — Pensez donc ! Il y a douze ans de cela !... Quoiqu'il ressemblât beaucoup à André. Il arrivait souvent qu'on les confondît.

GILBERT, *spontanément*. — Ah ! bon, très bien, ça.

LEPOT. — Pourquoi dites-vous : très bien ?

GILBERT, *se reprenant*. — Parce que... parce que nous aurons ainsi l'impression qu'André est encore un peu parmi nous.

LEPOT. — Vous avez raison. Ce pauvre André, tout de même ! Qui aurait cru !... Se faire exploser comme ça !... Et dire que c'est à cela que je dois d'entendre !... Oh ! vous savez, le pauvre garçon, je ne le lui reproche pas, mais...

GILBERT. — Il ne manquerait plus que ça ! Alors, cela vous paraît si dur... de ne plus être dur d'oreilles ?

LEPOT. — C'est la raison pour laquelle j'ai rendez-vous aujourd'hui avec mon médecin. Il n'en est pas encore revenu, ce brave toubib.

GILBERT. — Vous permettez, j'ai quelques lettres à écrire...

LEPOT. — Je vous laisse. Au revoir. A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

GILBERT, *seul.*

(*Resté seul, Gilbert ouvre les portes pour voir s'il n'y a personne à proximité. Il s'approche avec précaution du téléphone, décroche l'appareil, forme le numéro, puis enveloppe mystérieusement l'embouchure de l'appareil avec le col de son veston qu'il remonte, pour donner l'impression qu'il ne veut pas que sa conversation soit surprise par des tiers.*)

GILBERT. — Allô... Allô... C'est toi, André !... Ah ! bien... (*Temps.*) Oui, oui, ça marche. Tu peux venir. (*Temps.*) Oui, j'ai vu Saint-Piffard... (*Temps.*) Dans vingt minutes ?...

(*Regardant sa montre.*) C'est parfait. Sois là à 14 heures 10. J'irai moi-même te recevoir dans le parc.

(*Il raccroche. Au même moment, Cyprien entre par la porte du jardin.*)

SCÈNE V

GILBERT, CYPRIEN, puis JÉROME.

GILBERT. — Ah ! Cyprien, savez-vous où est Jérôme ?

CYPRIEN. — Il est à côté.

GILBERT. — Appelez-le donc et revenez avec lui. J'ai une heureuse communication à vous faire.

(*Cyprien sort un instant.*)

GILBERT, *seul.* — C'est maintenant que ça se corse. (*Il allume une cigarette.*)

JÉRÔME, *entrant avec Cyprien.* — Monsieur m'a fait appeler ?

GILBERT. — Oui, Jérôme. (*Temps.*) Mes amis, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, une nouvelle qui, certainement, allégera le deuil qui nous a frappés. Le cousin de M. André, qui avait disparu depuis deux ans, a enfin donné de ses nouvelles.

JÉRÔME: — Non !

CYPRIEN, *feignant l'ignorant.* — Pas possible !

GILBERT. — Tout d'abord, je n'ai pas voulu y croire, tant le fait m'a paru providentiel. Mais il n'y a plus de doute à présent, et il sera ici dans quelques instants. Je vous demande donc de le considérer dorénavant comme le maître de la maison.

JÉRÔME. — Ah ! comme je suis heureux, monsieur !

CYPRIEN. — Et moi donc !

GILBERT. — Voilà un retour vraiment miraculeux.

JÉRÔME. — Eh bien ! non, monsieur, j'ai toujours conservé de l'espoir. M. Gustave, que j'ai connu tout enfant et qui a quitté cette maison bien jeune pour aller tenter l'aventure, était, il faut l'avouer, un risque-tout, mais qui réussissait toujours à se tirer d'affaire.

GILBERT. — Je suis heureux de vous l'entendre dire. Alors, Jérôme, vous allez lui préparer la chambre bleue. Vous, Cyprien, vous prendrez l'auto et vous irez dans la soirée commander chez le traiteur un petit dîner soigné. Huîtres, foie gras, poulet. Quant aux vins...

CYPRIEN. — Les meilleurs crus de la cave, naturellement.

GILBERT. — Alors, mes amis, je compte absolument sur vous. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VI

CYPRIEN, JÉRÔME.

JÉRÔME. — Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? J'ai bien dit que ce retour était naturel, mais, en réalité, j'en suis comme deux ronds de flanc.

CYPRIEN, *le faisant taire.* — Chut... (*Il va aux portes pour voir s'il n'y a personne, revient à Jérôme qui le regarde étonné et s'écrie :*) Ça y est !... ça y est !... ça a collé !...

JÉRÔME. — Quoi donc ?

CYPRIEN. — Seulement, moi, ce qui m'épate, c'est qu'il vienne aujourd'hui !

JÉRÔME. — Pourquoi ?

CYPRIEN. — Parce qu'il ne devait venir que demain.

JÉRÔME. — Qui ça ?

CYPRIEN. — Ben ! le Gustave.

JÉRÔME. — Comment le sais-tu ?

CYPRIEN, *un peu décontenancé.* — Eh ben... j'avais pas osé t'en parler... j'avais peur que tu me déconseilles de le faire... mais maintenant, tant pis, je vais tout te raconter, parce qu'il faut que tu sois au courant, toi aussi.

JÉRÔME. — Au courant de quoi ?

CYPRIEN. — Voilà. Tu connais comme moi le testament de l'oncle d'Amérique. On a assez répété que si M. André disparaissait, c'était son cousin qui devait hériter.

JÉRÔME. — Justement, il revient.

CYPRIEN. — Oui, mais c'est pas lui, mon vieux, c'est pas lui qui revient.

JÉRÔME. — Qui est-ce, alors ?

CYPRIEN. — En somme, c'est une affaire qui a été montée de toutes pièces par un de mes copains à qui j'avais raconté l'histoire du testament. Il m'a dit : « Il y a un coup à tenter. Puisqu'il n'est pas prouvé que le cousin ait péri en mer, il s'agit de trouver quelqu'un qui puisse se présenter à sa place. » Alors, nous avons cherché et nous avons trouvé.

JÉRÔME. — Tu as fait ça, toi ? Mais tu n'y penses pas, ça va se savoir.

CYPRIEN. — Oh ! rien à craindre. Nous avons choisi un cabot de cinéma qui connaît toutes les ficelles de son art et qui tiendra magnifiquement son rôle.

JÉRÔME. — Tu le connais ?

CYPRIEN. — Non, mais mon copain me l'a garanti. Il paraît que c'est un type extraordinaire.

JÉRÔME. — Oui, mais... et les papiers d'identité ?... Il faudra qu'il prouve que...

CYPRIEN. — J'ai tout prévu ou plutôt le hasard m'a servi magnifiquement.

JÉRÔME. — Je suis curieux de savoir comment.

CYPRIEN. — Quand je suis entré dans cette place-ci, il y avait dans ma chambre une commode dont je n'avais pas la clef. Tu te rappelles, je te l'ai demandée et tu m'as répondu : « C'est pas la peine. T'as qu'à forcer la serrure. »

JÉRÔME. — En effet, je me rappelle.

CYPRIEN. — Et c'est ce que j'ai fait, et dans un des tiroirs, j'ai trouvé différents papiers qui semblaient avoir appartenu au cousin de M. André. J'y ai pas attaché d'importance et je les ai mis de côté. Mais, lorsque cette question d'héritage s'est posée, je me suis dit : « Mon vieux Cyprien, faut voir ce qu'y a dans ces papiers... » C'était différentes pièces d'état civil lui ayant appartenu. C'est alors que l'idée m'est venue de me servir de ces documents, comme dans la *Maison vide*.

JÉRÔME. — La maison vide ?

CYPRIEN. — Tu sais bien, le roman d'aventures que tu m'as prêté. Y a un type, là dedans, qu'on croit mort et qui revient à la fin... eh bien ! c'est pas lui qui revient, c'est un copain qui avait mis la main sur ses papiers et qui touche le fric.

JÉRÔME. — Oui, mais c'est du roman.

CYPRIEN. — ... dont je vais faire de la réalité. J'invente rien. J'ai qu'à suivre chapitre par chapitre.

JÉRÔME. — Oui, mais une affaire comme ça peut te mener loin.

CYPRIEN. — On ne lèse personne. Alors, tu voudrais que ce magot-là reste en Amérique, au... au Chili ! Vaut bien mieux qu'il vienne faire un tour de valse dans notre beau pays et qu'on en profite un peu.

JÉRÔME. — Tu as une façon d'arranger les choses ! Et si on découvre le pot aux roses ?

CYPRIEN. — Rien à craindre, je te dis. D'abord, ici, personne ne connaît M. Gustave. Y aurait que le baron, mais la dernière fois qu'il l'a vu, il n'était pas plus haut que ça.

JÉRÔME. — Mais ton... copain qui te rend ce service ignore tout de la vie de nos maîtres.

CYPRIEN. — T'en fais pas. Je l'ai fait tuyauter, et grâce aux renseignements que je t'ai demandés l'autre jour et que tu m'as donnés sans te douter, on lui a mâché son rôle.

JÉRÔME. — Quels renseignements ?

CYPRIEN. — Une foule de détails sur sa famille, sa vie à lui... que sais-je ? D'ailleurs, il n'y a que toi qui pourrais

nous trahir, puisque tu as toujours été dans la maison.

JÉRÔME, *hésitant.* — Tout de même, tu sais, tu vas un peu fort. Et s'il fait des gaffes ?

CYPRIEN. — Oh ! j'y ai pensé. Tout est réglé. Je lui ai fait remettre un petit code secret par mon copain. Tiens, quand je lui ferai comma ça... (*Il fait « Pouet-Pouet » avec sa bouche*) cela voudra dire : « Sois prudent. » Et ça... (*Il donne un coup de coude à Jérôme*) cela veut dire : « Dangereux. Changer de conversation. » Et si, malgré tout, il insiste, je fais tomber le plateau que je tiens à la main.

JÉRÔME. — Enfin, on verra bien. Et puis, ça nous distraira peut-être. La maison n'est pas si rigolo en ce moment. En tout cas, moi, tu sais, je suis en dehors.

CYPRIEN. — Et puis, mon vieux, tu oublies qu'y a l'héritage au bout. Ça vaut bien de risquer le paquet.

(*On sonne à la grille du jardin.*)

JÉRÔME. — Tiens, c'est peut-être lui.

CYPRIEN. — J'y vais. (*Il fait un geste de sortie et revient.*) Mais il y a une chose que je ne m'explique toujours pas.

JÉRÔME. — Quoi donc ?

CYPRIEN. — Pourquoi que mon copain ne m'a pas prévenu qu'il venait aujourd'hui ?

JÉRÔME. — Mais dépêche-toi donc. Va ouvrir.

CYPRIEN *fait le geste, puis, désignant le parc.* — Pas la peine. Le voilà qui vient avec M. Colville. (*Jérôme s'approche de la porte-fenêtre.*) Tiens, regarde notre homme. S'en est-il fait, une tête !... Il est épatant, je te dis !... M. Colville n'a pas hésité une seconde, lui... On dirait qu'ils se sont toujours connus.

JÉRÔME, *très surpris.* — Ah ! ça, par exemple !

CYPRIEN, *avec joie, frappant sur l'épaule de Jérôme.* — Quand je te le disais qu'il était épatant, cet acteur... Ça va marcher comme sur des roulettes.

JÉRÔME. — Attention ! Les voilà.

(*Entrée de Gilbert et d'André par la porte-fenêtre.*)

SCÈNE VII

ANDRÉ, GILBERT, CYPRIEN, JÉROME.

(*André est vêtu d'un complet de toile blanche. Il tient à la main un chapeau de paille à larges bords. Son teint est très bronzé ; il porte une courte barbe et une moustache. Au point de vue physionomie générale, en faire une sorte de Tartarin.*)

ANDRÉ, *continuant une conversation.* — ... et c'est sur le

paquebot qui me ramenait en France que j'ai appris la terrible nouvelle.

GILBERT. — Quel extraordinaire concours de circonstances !

ANDRÉ. — Ah ! je suis sûr que tout le monde doit le pleurer.

GILBERT. — Y compris ses fidèles serviteurs que voici : Jérôme et Cyprien.

ANDRÉ, *serrant la main de Jérôme.* — Merci, mes amis, merci. (*Il serre la main de Cyprien qui lui fait un clignement d'œil pour lui montrer qu'il sait à qui il a affaire. André n'y prête pas attention.*) Ah ! oui, c'était un brave cœur, et je regrette maintenant ce malentendu qui nous a séparés, mon cousin et moi, pendant les années qui ont précédé mon départ.

GILBERT. — C'était un grand savant aussi. Moi qui ai été son collaborateur, j'ai pu l'apprécier.

ANDRÉ. — Et si... si vif, n'est-ce pas ?

JÉRÔME. — Si sympathique !

ANDRÉ. — Si travailleur !

CYPRIEN. — Si simple aussi, monsieur !

ANDRÉ. — Si intelligent !

JÉRÔME. — Et si généreux !... Il me doit encore dix mille francs.

GILBERT. — Tout de même, il manquait parfois de caractère.

ANDRÉ. — Peut-être. Mais franc comme l'or ! Ah ! à propos d'or, quand verrai-je ce M. Saint-Piffard dont vous venez de m'annoncer la visite ?

GILBERT. — Oh ! il ne tardera pas. Je l'attends. (*Aux domestiques.*) Vous pouvez disposer.

(*Jérôme et Cyprien esquissent un geste de sortie.*)

ANDRÉ, *les rappelant.* — Ah ! dites-moi, que je vous prévienne tout de suite. Dans le pays d'où j'arrive, j'étais roi... oui, parfaitement, j'étais roi... Alors, si, par hasard, je vous menace, pour une peccadille, de vous faire pendre ou de vous couper la tête, ne vous frappez pas.

CYPRIEN. — Bien sûr, monsieur. (*Bas, à Jérôme, en s'en allant.*) Je crois qu'il commence un peu fort, le cabotin !

SCÈNE VIII

ANDRÉ, GILBERT.

ANDRÉ. — Ouf ! Je n'aurais jamais cru qu'il fût aussi difficile de jouer la comédie.

GILBERT. — Tu n'as pas été trop mal. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de roi ?

ANDRÉ. — Tu verras ça le moment venu. C'est une histoire épatante que j'ai apprise par cœur et qui est indispensable pour expliquer mon long silence.

GILBERT. — Oh ! je te laisse faire. Je sais que tu n'es pas dépourvu d'imagination.

ANDRÉ. — Et mon déguisement, est-ce qu'il te plaît ?

GILBERT. — Je ne t'aurais pas reconnu.

ANDRÉ. — Et ma voix, l'ai-je suffisamment modifiée ?

GILBERT. — Oui, le timbre est plus grave, le ton plus assuré.

ANDRÉ, *gouailleur*. — Le ton royal ! (*Plus sérieux.*) Mais il y a une question que je voudrais tout d'abord te poser...

GILBERT. — Quoi donc ?

ANDRÉ. — Tu vas me dire sincèrement la vérité. Est-ce que... est-ce qu'on m'a beaucoup regretté ?

GILBERT. — Beaucoup.

ANDRÉ. — Qui ça ?

GILBERT. — Tes créanciers.

ANDRÉ. — Ah ! ceux-là !...

GILBERT. — Mais la chose la plus admirable n'est-elle pas que d'un seul coup tu sois devenu célèbre ?

ANDRÉ. — Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu me chantes là ?

GILBERT. — Comment ? Tu ne savais pas ? Mais les journaux n'ont parlé que de ça !

ANDRÉ. — Je ne lis jamais les journaux, et comme, depuis trois semaines, j'ai vécu comme un ermite...

GILBERT. — Et bien ! mon vieux, c'est là une répercussion heureuse que nous n'avions pas prévue : ta mort a mis au premier plan de l'actualité tes recherches scientifiques.

ANDRÉ, *joyeux*. — Vraiment ?

GILBERT. — Tiens, lis ça.

(*Il lui tend un journal.*)

ANDRÉ, *lisant*. — « Un martyr de la science... Un grand savant fait le sacrifice de sa vie... » (*Il lit rapidement et s'exclame.*) Admirable !... Magnifique !... (*Rendant le journal à Gilbert.*) Ah ! si les vivants pouvaient savoir l'avantage qu'il y a d'être mort !

GILBERT. — Et ce n'est pas tout. J'ai reçu depuis trois semaines des propositions fort intéressantes.

ANDRÉ. — Quelqu'un veut-il acheter une de nos inventions ?

GILBERT. — Plusieurs, mon ami, plusieurs. C'est la fortune. Je t'en reparlerai plus tard. (*Temps, et, l'air préoccupé.*) Mais pourquoi diable te fais-tu passer pour un ancien roi ?

André. — Eh bien ! je vais t'expliquer...

Gilbert, *apercevant Lepot qui entre par la porte-fenêtre.* — Chut !... Le baron.

SCÈNE IX

ANDRÉ, GILBERT, LEPOT.

Lepot. — Ah ! quelle joie de te retrouver, mon cher petit Gustave ! Tu es superbe... Tiens, laisse-moi t'embrasser.

(*Il l'embrasse.*)

André. — Ah ! ce cher baron. (*Avec insouciance.*) Toujours aussi dur de la feuille ?

Lepot, *très simple.* — Ah ! non, non, pas du tout. C'est fini, je ne suis plus sourd.

André, *ébahi et très ennuyé.* — Ah bah !

Gilbert. — Oui, depuis l'explosion qui a coûté la vie à votre malheureux cousin...

Lepot. — Parfaitement. C'est un phénomène inexplicable. Et mon médecin que je viens de voir n'y comprend rien du tout.

André. — J'en suis très heureux.

Lepot. — Enfin, voilà le retour de l'enfant prodigue. Franchement, tu n'aurais pas pu nous donner de tes nouvelles ?

André. — Impossible. Un naufrage abominable dont j'ai été le seul survivant... J'ai pu atteindre une île... une île australienne... encore inexplorée, habitée par une tribu de sauvages... et...

Lepot. — Comment ? Il y a encore des sauvages ?

André. — S'il y a encore des sauvages ?... C'est-à-dire que ça regorge de sauvages... et des sauvages... des sauvages qui ne sont pas commodes... enfin, qui sont vraiment des sauvages. Il a fallu toute mon habileté pour me tirer d'affaire.

Lepot. — Ah ! mon pauvre Gustave ! Tu n'aurais pas pu, par un moyen quelconque, nous faire savoir que tu étais en vie ? Nous avons vécu dans des transes !

André. — Et moi, donc ! J'ai failli être mis à la broche. Si, à cette époque-là, j'avais été un peu plus gras, j'y passais.

Lepot. — Voilà une aventure vraiment passionnante. Raconte-nous ça.

André. — Eh bien ! voilà. Figurez-vous que, dans les îles de la Polynésie...

Cyprien, *entrant.* — M. Saint-Piffard.

Gilbert. — Qu'il entre. Il arrive à point.

André, *prometteur, à Lepot.* — Je continuerai plus tard, et vous verrez... ce que vous verrez.

(*Cyprien introduit Saint-Piffard, et, très inquiet, reste en scène, comme pour attendre des ordres.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, SAINT-PIFFARD, CYPRIEN.

Gilbert. — Monsieur Saint-Piffard, je vous présente M. Gustave Jacquelin, le cousin germain d'André.

Saint-Piffard. — Monsieur, je vous salue avec émotion. Pour tous, vous êtes plus qu'un rescapé, vous êtes un revenant.

André. — Et je vous prie de croire que je reviens de loin.

Saint-Piffard. — Laissez-moi vous féliciter et me réjouir avec vous de ce retour qui permet à votre famille d'hériter normalement. Il eût été navrant que cette succession fût recueillie par le gouvernement du Chili. Je vous serais obligé de passer demain à notre bureau pour y accomplir les formalités d'usage.

Gilbert. — Il n'y manquera pas et je l'accompagnerai moi-même. Demain à deux heures, voulez-vous ?

Saint-Piffard. — Oui, deux heures. (*A André.*) Ah ! cet héritage inattendu a dû être une grande surprise pour vous ?

André. — Oh ! moi, monsieur, après les aventures surprenantes que j'ai vécues, plus rien ne m'étonne.

Lepot, *à Saint-Piffard.* — Savez-vous qu'il a failli être mangé vivant ?...

Saint-Piffard. — Vraiment ? Mais comment ? Par qui ?

André. — Par des anthropophages.

Cyprien, *faisant avec sa bouche le bruit convenu et qui veut dire : « Sois prudent ».* — Pouett...

(*Tous se retournent vers Cyprien qui a repris tout de suite son attitude immobile et qui se retourne lui-même comme si le bruit venait de l'extérieur.*)

Gilbert. — Tenez, Cyprien, apportez-nous des rafraîchissements.

André. — Excellente idée. Je meurs de soif.

Cyprien. — Bien, monsieur. (*En sortant, il adresse un clin d'œil complice à André et fait une nouvelle fois avec sa bouche :*) Pouett...

Lepot, *à André.* — Maintenant, mon petit Gustave, nous t'écoutons.

André. — Voyons, qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous raconter ?

Saint-Piffard. — Comment ?

André. — Oui, enfin, n'est-ce pas, je... Si c'est le récit de mon naufrage, il me faut deux heures ; si ce sont mes tribulations au milieu de peuplades hostiles, vous en avez pour huit jours. Alors, je préfère en arriver tout de suite à la période glorieuse, celle où j'étais roi...

(*Cyprien est rentré avec un plateau sur lequel sont posés des rafraîchissements. Il a entendu les derniers mots.*)

Cyprien, *à l'adresse d'André.* — Pouett...

(*Tous se retournent à nouveau.*)

André, *à part.* — C'est un tic, sans doute.

Cyprien. — Les rafraîchissements, monsieur.

(*Saint-Piffard, Lepot, Gilbert et André prennent chacun un verre.*)

Gilbert. — Messieurs, je vous invite à boire à la santé du rescapé.

(*Tous boivent.*)

André, *à Cyprien.* — Et toi aussi, mon ami, il faut boire à ma santé. Comment t'appelles-tu, d'abord ?

Cyprien, *avec un clignement d'œil.* — Cyprien, monsieur.

André. — Tiens, j'aurais dû m'en douter. Tu as bien une tête à t'appeler Cyprien.

Saint-Piffard, *à André.* — Vous disiez donc, cher monsieur, que vous étiez roi. Vous aviez donc des sujets ? Quels sujets ?

Lepot. — Oh ! sûrement des sujets de mécontentement.

André. — Mieux que cela, monsieur : l'obligation, sous peine de mort, de ne pas quitter l'île où j'avais échoué. Comment suis-je sorti des dents de ces cannibales qui, parce que j'avais guéri l'un d'eux, me considéraient comme un être surnaturel ? c'est ce que je ne comprends pas encore. Si je fuyais, c'était la mort, et, selon la loi du pays, j'étais brûlé vivant...

Saint-Piffard, *rectifiant.* — Il me semblait que vous aviez dit : mangé vivant.

André. — Oui, monsieur. Mais, pour me manger, il fallait d'abord me faire cuire.

Gilbert. — C'est tout naturel.

André. — C'est pourtant à cette solution : la fuite, que je me résolus un jour. Ah ! mes amis, je ne profitai pas longtemps de la liberté. A peine avais-je franchi les fils de fer barbelés qui entouraient l'île...

Lepot. — Comment ! il y avait des barbelés ?...

André. — ... Je me précipitai dans une pirogue attachée au rivage. Après avoir nagé pendant quelques kilomètres,

la barque éventrée se retourna... heu ! il faut vous dire que la tempête s'était levée... Je suis là, dans l'eau, et... et je nage... je nage...

GILBERT, *à part.* — Il peut le dire.

ANDRÉ. — Je nage, mais toujours calme... faisant la planche... C'est à ce moment qu'un animal étrange s'approche de moi et me lèche la main... « Un chat », pensai-je tout d'abord... Non, ce n'était qu'un lion...

SAINT-PIFFARD. — Il y a des lions en pleine mer ?

ANDRÉ. — Ben, dame... et les lions marins, qu'est-ce que vous en faites ?

(*Cyprien laisse tomber son plateau.*)

LEPOT, *à André.* — Vraiment, vous n'avez pas de chance. Après avoir failli être mangé par les cannibales, vous avez manqué d'être avalé par une bête fauve...

ANDRÉ. — Heureusement, ce lion m'avait reconnu... Je lui avais sauvé la vie deux mois plus tôt.

SAINT-PIFFARD. — Hein ? Et comment ?

ANDRÉ. — En le... en le... en l'opérant... en l'opérant de l'appendicite... une appendicite à chaud.

(*Pour la seconde fois, Cyprien laisse tomber son plateau.*)

GILBERT, *se retournant.* — Faites donc attention, Cyprien !

CYPRIEN. — Excusez-moi, monsieur, mais ce récit est tellement... tellement extraordinaire... enfin, tellement palpitant...

(*Il cherche par un clin d'œil à attirer l'attention d'André.*)

LEPOT. — Ah ! ça, oui. Palpitant...

ANDRÉ. — Je compris tout de suite que ce lion tenait à me prouver sa reconnaissance. J'enfourchai donc la bête, qui nagea jusqu'au rivage... le rivage où débouchait une forêt... De cette forêt... heu... partaient des cris... et des vociférations... Je reconnus mes sujets qui étaient à ma recherche, armés de lances et de flambeaux. Eh bien ! savez-vous ce qui me sauva ?

TOUS, *sur un ton indifférent.* — Non.

ANDRÉ. — C'est que, avec leurs flambeaux, les cannibales mirent le feu à la forêt. Alors, à travers cet incendie, je pris la fuite, toujours à califourchon sur mon cheval.

LEPOT. — Alors, ce lion était un cheval ?

ANDRÉ. — Non, c était un lion, mais, comme il me servait de cheval...

CYPRIEN, *à part, avec désespoir.* — Décidément, j'aime mieux m'en aller.

(*Il sort.*)

GILBERT. — Et ensuite ?

ANDRÉ. — Ensuite ? Ensuite, je ne sais plus... je ne sais plus ce qui s'est passé... J'ai dû m'évanouir. En tout cas,

quand je suis revenu à moi, j'étais couché sur un bateau qui faisait route vers l'Europe... avec deux infirmières autour de moi...

SAINT-PIFFARD, *légèrement ironique.* — Et... et le lion ?

ANDRÉ. — Le lion ? Il était dans la cale.

LEPOT. — Alors, vous l'avez ramené en France ?

ANDRÉ. — Naturellement. Je ne pouvais pas l'abandonner, cette pauvre petite bête.

SAINT-PIFFARD. — Et où l'avez-vous laissé ?

ANDRÉ. — Eh bien... à la consigne...

LEPOT. — De la gare de Lyon, probablement ?

SCÈNE XI

ANDRÉ, LEPOT, GILBERT, SAINT-PIFFARD, JÉROME.

JÉRÔME, *entrant.* — Monsieur...

GILBERT. — Qu'est-ce que c'est, Jérôme ?

JÉRÔME. — Il y a là un monsieur qui veut vous voir.

GILBERT. — Plus tard, plus tard. Je n'ai pas le temps.

JÉRÔME. — Je vous demande pardon, monsieur, mais ce monsieur insiste, et je crois que c'est surtout à M. Gustave qu'il désire parler.

ANDRÉ. — A moi ?

GILBERT. — Vous lui avez demandé son nom ?

JÉRÔME. — Non, monsieur.

ANDRÉ. — Vous auriez dû le lui demander...

GILBERT, *avec empressement.* — Voulez-vous que j'aille voir ce que c'est ?

ANDRÉ. — Volontiers.

GILBERT. — Excusez-moi, messieurs, je reviens tout de suite. (*A Jérôme.*) Où est-il, ce monsieur ?

JÉRÔME. — Dans le petit salon.

(*Gilbert sort avec Jérôme.*)

SCÈNE XII

ANDRÉ, SAINT-PIFFARD, LEPOT.

ANDRÉ, *après un temps de gêne.* — Je me demande qui peut bien venir me relancer jusqu'ici ?

SAINT-PIFFARD. — Vous le demandez ? Ce ne peut être qu'un journaliste. Vos aventures fantastiques méritent bien les honneurs d'une interview.

LEPOT. — Maintenant, pour les journalistes, tu pourrais peut-être corser un peu ton histoire.

SAINT-PIFFARD. — Si vous croyez que ce n'est pas déjà suffisant !

ANDRÉ. — Et encore, je ne vous ai raconté qu'une partie des mes tribulations.

(*Rentrée de Gilbert à gauche.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GILBERT.

GILBERT, *un peu nerveux.* — Je vous demande pardon, messieurs, mais j'ai une importante communication à faire à M. Gustave.

SAINT-PIFFARD. — Si je vous dérange, je puis me retirer.

LEPOT. — Mais non. Nous allons en profiter pour faire un petit tour dans le parc.

GILBERT. — Oh ! ce ne sera pas long... du moins, je l'espère. Une dizaine de minutes.

LEPOT, *sortant avec Saint-Piffard.* — J'en profiterai pour vous faire visiter les ruines du laboratoire. Oh ! il ne reste pas grand'chose... Et puis, je vous expliquerai un point de crochet, assez délicat, mais qui est vraiment très curieux.

(*Le reste se perd en coulisse.*)

SCÈNE XIV

GILBERT, ANDRÉ.

GILBERT. — Mon vieux, une tuile, et d'importance !

ANDRÉ. — Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

GILBERT. — Sais-tu qui veut absolument te parler ?

ANDRÉ. — Non.

GILBERT. — Xavier Prévent, l'ami de ton cousin de Santiago.

ANDRÉ. — Ben, quoi, fais-le entrer...

GILBERT. — Mais c'est toi qui es à présent le cousin de Santiago.

ANDRÉ. — Ah ! fichtre, oui, c'est embêtant... Mais qu'est-ce qu'il veut ?

GILBERT. — Il a appris, je ne sais comment, que tu n'étais pas mort et que tu te trouvais ici, et il veut te voir.

ANDRÉ. — Et tu veux que je le reçoive ?

Gilbert. — Tu ne peux pas faire autrement. Tu aurais l'air de te dérober.

André. — Et s'il découvre la supercherie ?

Gilbert. — Oh ! après deux ans d'aventures ? Et puis, ton cousin et toi, vous vous ressemblïez beaucoup.

André, *très embêté*. — Bon. Je vais le recevoir. C'est peut-être le parti le plus sage.

Gilbert. — Tâche d'être plus brillant que tout à l'heure, parce que, tu sais, ton cheval, ton lion, tes cannibales, et ta... ta forêt en feu... ça m'a donné des sueurs froides. Et dire que tu l'avais apprise par cœur, ton histoire !

André. — J'aurais bien voulu t'y voir.

Gilbert. — Alors, tu es prêt ? Je le fais entrer ?

André. — Vas-y. Justement, je me sens en forme.

Gilbert, *allant ouvrir à gauche*. — Voulez-vous vous donner la peine d'entrer ? (*Criant à la cantonade.*) Cyprien, des rafraîchissements !

SCÈNE XV

XAVIER, ANDRÉ, GILBERT, puis CYPRIEN.

Xavier, *se précipitant vers André*. — Ah ! mon vieux, mon vieux Gustave, je te retrouve enfin ! Laisse-moi t'embrasser. (*Accolades.*) Ah ! que je suis heureux !

André. — Et moi, donc !

Xavier, *faisant un pas en arrière et examinant André*. — Mais tu es magnifique !... Tu as une mine resplendissante !...

André. — Et pourtant, j'en ai vu de dures.

Xavier. — Je pense bien. Nous en as-tu donné, du tracas ! Il faudra me raconter tes aventures.

Gilbert. — Plus tard, plus tard.

Xavier. — Mais pourquoi nous avoir laissé sans nouvelles ?

André. — Ah ! ça, c'est toute une histoire.

(*Entrée de Cyprien portant un plateau.*)

Cyprien. — Les rafraîchissements !

(*Il passe le plateau successivement à Xavier, à Gilbert et à André.*)

Cyprien, *bas, en servant André*. — Attention.

(*Etonnement d'André. Les trois hommes boivent.*)

Xavier, *à André*. — Dis-moi, tu as prévenu ma sœur de ton retour ?

André. — Ta sœur ?

Xavier. — Oui, ma sœur Simone.

André. — Simone ? Qui ça, Simone ?

Xavier. — Cette question ! Ta femme...

(*A ce mot de « femme », Cyprien, qui était sur le point de sortir, s'arrête net.*)

André. — Ma femme ? Quelle femme ?

Xavier. — Mais, la tienne, mon vieux.

(*Cyprien exprime par mimique son affolement ; Gilbert lui fait des gestes pour le faire sortir, mais Cyprien n'obéit pas.*)

André. — Comment ? J'étais marié ?

Xavier. — Tu le demandes ? J'ai été un de tes témoins. C'était à Marseille... environ un mois avant ton départ.

André. — Tu en es sûr ?

Xavier. — Tu m'avais même expliqué que tu étais en froid avec ton cousin André et que tu ne l'avais pas informé de ton mariage. Il faut croire que ton naufrage t'a un peu...

(*Il se touche le front.*)

André, *après un temps.* — Ah !... mais oui... c'est vrai... tu as raison... (*Brusquement.*) Comment va-t-elle ?

Xavier. — Elle n'a cessé de penser à toi et de prier pour toi. Elle attendait toujours ton retour avec une confiance inébranlable, persuadée que tu étais vivant, que tu reviendrais. C'est admirable, n'est-ce pas ?

André, *empoisonné.* — Oh ! oui, admirable !

Gilbert, *même jeu.* — Vraiment admirable !

André, *avec un soupir.* — Cette brave Marguerite !...

(*Cyprien laisse tomber son plateau avec fracas.*)

Xavier, *rectifiant.* — Simone !

André. — Oui, oui, Simone... Simone Marguerite...

Xavier. — Ah ! c'est elle qui va être heureuse ! Son attente n'a pas été vaine. Tu lui as télégraphié ?

André. — Non, non, pas encore, j'ai été tellement bousculé, et puis, j'ignore son adresse. Je comptais me renseigner.

Xavier. — Eh bien ! moi, je lui ai téléphoné pour la féliciter et pour lui exprimer ma joie.

André. — C'est très beau, ce que tu as fait là !

Gilbert, *agacé par l'insistance de Cyprien.* — Cyprien, débarrassez et... allez-vous-en.

André, *avec inquiétude, à Xavier.* — Et... elle doit venir ?

Xavier. — Elle quitte Marseille ce soir et elle sera ici demain matin. Quelle formidable surprise !

André. — Oh ! tu peux le dire !

Cyprien, *qui a pris les verres de Gilbert et de Xavier et à qui, en ce moment, André tend le sien, bas.* — Si jamais tu t'en tires, tu es un acteur de premier ordre !

André, *à part, sans comprendre.* — Hein ?...

(*Sortie de Cyprien.*)

Xavier. — Ah ! ce vieux Gustave !... Tiens, je voudrais être là quand Simone entrera.

André, *sans conviction.* — Tu pourrais peut-être t'installer ici.

Xavier. — J'allais te le demander. Eh bien ! le temps d'aller prendre ma valise que j'ai laissée à l'hôtel en face et je reviens. A tout à l'heure !

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI

ANDRÉ, GILBERT.

(*Un long silence. Les deux jeunes gens sont atterrés.*)

Gilbert. — Eh bien ! mon vieux ? Quelle catastrophe !

André. — Aussi, quelle drôle d'idée il a eue de se marier, ce brave Gustave ! Et sans me prévenir !

Gilbert, *après un nouveau temps.* — Il n'y a qu'un moyen de t'en tirer.

André. — Lequel ?

Gilbert. — Tu le demandes ?

André. — Je ne sais pas, moi !

Gilbert. — C'est de mourir une seconde fois.

André. — Ah ! non, mon vieux, non, une fois suffit.

Gilbert. — Comprends-moi bien : si tu meurs, c'est pour ressusciter.

André. — Alors, c'est encore plus compliqué que la première fois. Tiens, si ça continue, je ne saurai plus si je suis vivant ou si je suis mort... si je suis mon cousin... ou si je suis moi...

Gilbert. — Enfin, tu reconnaîtras que ma combinaison était savamment échafaudée ?

André. — Ah ! oui, parlons-en. Tu n'avais même pas prévu que mon cousin pouvait être marié !

Gilbert. — Allons, allons, ce n'est pas le moment de s'adresser des reproches. Il faut agir.

André, *très agité.* — Et puis, ça ne tient pas debout. Il y a toujours cette question d'héritage. Si je ressuscite, il m'échappe.

Gilbert. — C'est vrai. Les créanciers ne te lâcheront pas.

(*Sonnerie au téléphone.*)

André, *prenant le récepteur.* — Allô ! allô !...

(*Gilbert se précipite et lui arrache le récepteur des mains.*)

Gilbert, *à mi-voix.* — Tu ne peux pas téléphoner, tu es mort... (*Prenant l'appareil.*) Oui... oui... oui, oui... (*Il passe*

par toutes les gradations, depuis les « oui » lourds jusqu'aux « oui, oui » plus rapides et enthousiastes. Il raccroche finalement.) Inouï... Inouï, mon ami... extraordinaire... admirable...

ANDRÉ. — Mais qu'est-ce qu'il y a ?

GILBERT. — Une proposition ferme... 500.000 francs pour le brevet de ta pompe aspirante n° 2... plus 25 % dans les bénéfices...

ANDRÉ. — Non !

GILBERT. — Et sais-tu à quoi tu dois cela ?... A ta mort, à ta mort qui a fait un bruit de tous les diables. Tu vois bien que j'ai eu une idée de génie... N'oublie pas que tu es célèbre.

ANDRÉ. — Oui, mais, moi, je suis abruti. Je ne sais plus comment m'y prendre. Quel métier tu me fais faire !

GILBERT. — C'est bien simple. Voilà. (*Temps.*) Suis-moi bien. Nous faisons l'opération en deux temps. Tu vas mourir en tant que Gustave et tu vas renaître en tant qu'André.

ANDRÉ. — Oui, en somme, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Eh bien ! non, mon vieux, j'en ai assez, j'abandonne, je ne marche plus.

GILBERT. — Mais tu n'y penses pas. Songe que la femme de ton cousin de Santiago va venir et qu'elle s'attend à trouver ici son mari. Or, c'est toi maintenant le mari.

ANDRÉ. — Ah ! oui, c'est vrai, c'est vrai... tu as raison...

GILBERT. — Comment faire ?

ANDRÉ, *brusquement.* — J'ai une idée.

GILBERT. — Ah ! bravo, c'est bien ton tour.

ANDRÉ. — Tu veux que je disparaisse ? Eh bien ! je vais disparaître, et ça ne va pas traîner.

GILBERT. — A la bonne heure, tu es remonté. Ça me fait plaisir. Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

ANDRÉ. — Je vais t'expliquer... Mais avant, je peux t'affirmer une chose... et sur l'honneur, encore !

GILBERT. — Eh bien ?

ANDRÉ, *avec force.* — Eh bien ! c'est la dernière fois de ma vie que je meurs !

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Le lendemain matin.

SCÈNE PREMIÈRE

XAVIER, GILBERT, LEPOT.

(*Au lever du rideau, Lepot est en train de travailler à son tricot. Gilbert lit un journal. Xavier finit de boire son café.*)

XAVIER, *après avoir bu, à Gilbert.* — Alors, il n'est pas question de notre bonhomme, dans votre journal ?

GILBERT. — Non, pas du tout. Du reste, s'il fallait s'occuper de tous les fous qui courent les rues...

XAVIER. — Un fou ? Allons donc ! Vous ne me retirerez pas de la tête que cet individu était un imposteur.

GILBERT. — Un fou ou un imposteur. Moi, je penche pour le fou. Qu'en pensez-vous, baron ?

LEPOT. — Attendez, attendez... une maille à l'endroit... et deux à l'envers... voilà... (*Reposant son tricot.*) Ecoutez-moi, je ne sais pas s'il s'agit d'un imposteur ou d'un fou. En tout cas, il m'a beaucoup amusé.

XAVIER, *à Gilbert.* — Ce qui me surprend, c'est que vous ne l'ayez pas démasqué tout de suite.

GILBERT. — Que voulez-vous ? Ce fou m'était sympathique. D'ailleurs, vous-même, vous avez cru le reconnaître. Quant au baron, il a fait plus encore, il s'est jeté dans ses bras. Avouez que j'aurais eu mauvaise grâce, dans ces conditions, à douter de son identité.

XAVIER. — Et vous ignorez ce qu'il est devenu ?

GILBERT. — Naturellement. Et je n'ai même pas cherché à le savoir.

XAVIER. — Vous avez eu tort.

LEPOT. — Vous auriez dû peut-être informer la police. Si nous avons eu affaire à un imposteur, il a fallu que quelqu'un le renseignât. Ce n'est pas vous, bien sûr. Ce n'est

moi non plus. Ça m'étonnerait que ce fussent les domestiques. Alors ?...

Xavier. — Et ce qu'il y a de plus déplorable dans cette affaire, c'est que la femme de Gustave a été prévenue et que cette... erreur va lui causer une terrible et cruelle déception.

Lepot. — Moi, à votre place, je chercherais du côté Saint-Piffard.

Gilbert. — Pourquoi Saint-Piffard ?

Lepot. — Eh ! je ne sais pas. Ce bonhomme-là n'a pas une allure très catholique. Oui, ce fabricant de quartiers de noblesse et de papiers d'état civil ne m'inspire pas beaucoup de confiance. Avec son histoire de Mazarin, il comptait me tirer quelques sous... Qui vous dit que ce n'est pas lui qui, désireux coûte que coûte de vous présenter un héritier, vous a mis dans les mains cet aventurier de grand chemin ?

Xavier. — Après tout, c'est bien possible.

Gilbert. — Allons, allons, vous déraisonnez.

SCÈNE II

LES MÊMES, JÉROME.

Jérôme, *entrant au fond, à Gilbert.* — Monsieur, il y a là quelqu'un qui désire vous parler.

Gilbert. — Qui est-ce ?

Jérôme. — Je ne sais pas, monsieur, il n'a pas voulu dire son nom, ajoutant que ce serait une grande surprise pour vous.

Gilbert, *à Xavier.* — Sans doute un client pour l'achat d'un de nos brevets. C'est inouï ce que les affaires marchent depuis la disparition de ce pauvre André !

Xavier. — Ah ! la gloire, ça vient toujours trop tard.

Gilbert, *à Jérôme.* — Eh bien ! faites entrer ce monsieur.

Jérôme. — C'est qu'il a insisté pour avoir un entretien particulier avec vous.

Xavier. — Nous vous laissons, alors. (*A Lepot.*) Vous venez, mon cher Baron ?

Lepot. — Appelez-moi Lepot. Ainsi, il n'y aura pas de confusion.

Gilbert, *à Jérôme, tandis que Xavier et Lepot sortent.* — Introduisez ce monsieur.

Jérôme. (*Il sort par la porte-fenêtre et on l'entend en coulisse.*) Par ici, monsieur.

(*Un temps. Entre Lagarde.*)

SCÈNE III

GILBERT, LAGARDE.

(*Lagarde est un homme d'une trentaine d'années, haut en couleur, air très avantageux, lunettes d'écaille, vêtements un peu excentriques, verbe haut.*)

LAGARDE. — M. Colville ?

GILBERT. — C'est moi, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

(*Lagarde, sans répondre, se précipite sur Gilbert et lui serre les mains avec effusion.*)

GILBERT, *surpris.* — Mais, monsieur...

LAGARDE, *d'un ton funèbre.* — Ce pauvre André! Ce pauvre André!

GILBERT. — Mais qui êtes-vous, monsieur ?

LAGARDE. — Qui je suis ?... Vous ne me reconnaissez donc pas ?... Mais je suis Gustave... Gustave, le cousin d'André, de ce pauvre André.

GILBERT. — Vous... vous... vous êtes... Mais d'où sortez-vous ?

LAGARDE. — D'où je sors ? De prison...

GILBERT. — Ah!

LAGARDE. — Une prison de glace, monsieur, sur laquelle je suis resté deux ans. Il faut vous dire qu'après mon naufrage dans les mers arctiques, j'ai pu prendre pied sur un iceberg.

GILBERT. — Ah!

LAGARDE. — Cet iceberg, en fondant, est devenu un simple glaçon qui se rétrécissait chaque jour sous l'effet du dégel...

GILBERT, *avec une nuance d'ironie.* — Ah!

LAGARDE. — ... Et c'est grâce à des œufs que des pingouins venaient pondre sur mon glaçon que j'ai pu subsister.

GILBERT, *narquois.* — Ah!... et il n'y avait pas de lion, par hasard ?

LAGARDE. — Des lions dans l'océan Glacial! Oh! monsieur!... tout au plus des ours et quelques phoques.

GILBERT. — Eh bien! monsieur, je suis enchanté de votre retour... et nul plus que votre beau-frère ne s'en réjouira.

LAGARDE. — Hein ?

GILBERT. — Justement il est là.

LAGARDE, *décontenancé.* — Mon beau-frère...

GILBERT. — Et préparez-vous à une joie plus grande encore. Nous attendons votre femme ce matin.

LAGARDE, *affolé*. — Ma... ma femme !... Mais on ne m'a pas dit que je...

GILBERT. — Je vais appeler Xavier.

LAGARDE. — Qui ça, Xavier ?

GILBERT. — Votre beau-frère, voyons. Vous permettez ?

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IV

LAGARDE, puis CYPRIEN.

LAGARDE. — Ma femme... mon beau-frère... On ne m'avait pas dit ça !... Dans quel guêpier me suis-je fourré ?...

(*Au moment où il va sortir au fond, Cyprien entre à droite.*)

CYPRIEN. — M. Lagarde ?... (*Lagarde se retourne, surpris.*) Ah ! j'étais sûr que c'était vous. Je suis Cyprien.

LAGARDE. — Ah ! vous, je suis bien aise de vous voir.

CYPRIEN. — Je n'étais pas là quand vous êtes arrivé. Mais, d'après le signalement que m'a donné Jérôme, j'ai pensé que vous étiez le comédien que nous attendions hier...

LAGARDE. — Oui, c'est bien moi, mais je n'ai pas l'intention de moisir ici.

CYPRIEN. — Pourquoi ? On vous a mal reçu ?

LAGARDE. — J'ai raconté une histoire... une histoire que j'avais préparée, mais j'ai été troublé... Et je ne sais pas ce que j'ai raconté... Il est évident que votre singe se méfie.

CYPRIEN. — Ce n'est pas étonnant. Il y a déjà quelqu'un qui s'est présenté hier comme héritier. Il a été démasqué. Mais, pour vous, il n'y a rien à craindre. Vous avez tous les papiers d'identité et...

LAGARDE. — Oui, mais la femme et le beau-frère qui vont venir...

CYPRIEN. — La femme, je m'en charge. Quant au beau-frère, il avait déjà cru reconnaître celui d'hier. Alors !...

LAGARDE. — Non, j'aime mieux me « tirer ». C'est plus sage.

CYPRIEN. — Mais songez donc à l'héritage.

LAGARDE. — Je songe plutôt que cette affaire pourrait me valoir six mois de prison. Non, mon vieux, je ne marche pas.

CYPRIEN. — Voyons, vous n'allez pas vous dégonfler. Je vous aiderai. Je vous ferai les signes convenus...

LAGARDE, *désabusé*. — Oui, oui, je sais... (*Faisant un bruit*

de lèvres.) Pouett-pouett... Eh bien! non, je n'ai pas confiance. Pire que ça, j'ai les « foies »:...

(*Au moment où il va sortir, on entend des bruits de voix à gauche.*)

CYPRIEN. — Trop tard.

(*Entrent de gauche Xavier, Gilbert et Lepot.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, XAVIER, GILBERT, LEPOT.

LEPOT, *se précipitant.* — Gustave, mon petit Gustave, comme je suis heureux de te retrouver! Laisse-moi t'embrasser. (*Il l'embrasse, le regarde sur toutes les coutures, puis :*) Cette fois, il n'y a pas de doute. Je le reconnais comme si je l'avais quitté hier.

LAGARDE, *à Lepot.* — Et moi aussi, je te reconnais, mon vieux Xavier.

CYPRIEN, *faisant le signal de danger.* — Pouett-Pouett.

LAGARDE, *se retournant.* — Quoi?

GILBERT. — Ah! non, Xavier, c'est Monsieur.

(*Il montre Xavier.*)

LAGARDE. — Oui, oui, c'est ce que je voulais dire.

XAVIER, *après avoir serré les mains de Lagarde.* — Tu as tout de même bien changé!

LAGARDE. — Ah! deux ans d'aventures — et quelles aventures! — ça vous change un homme.

XAVIER. — Oui, tu as maigri.

GILBERT, *toujours ironique.* — Dame! pendant des mois, il n'a mangé que des œufs... des œufs de pingouins.

LEPOT. — Ah! mon pauvre Gustave, comme je te plains! Tout de même, je serais curieux de savoir quel goût ça a, les œufs de pingouin.

XAVIER. — Enfin, le voilà revenu, c'est l'essentiel.

GILBERT. — Et il revient au bon moment.

LAGARDE, *dont l'inquiétude renaît.* — Moi? Et pourquoi?

LEPOT. — Mais oui, mon petit, tu reviens juste à temps pour toucher un héritage au lieu et place de ton cousin... un héritage de plus d'un million...

LAGARDE, *tristement.* — Ah! ce pauvre René!

CYPRIEN, *signalant.* — Pouett-pouett.

LAGARDE, *se reprenant.* — Ce pauvre André! Tout de même, qui aurait dit ça!... une disparition aussi dramatique. J'en suis encore bouleversé!

XAVIER. — Nous attendons M. Saint-Piffard, l'agent testamentaire qui est chargé des démarches et des formalités.

LAGARDE. — Oh ! j'ai tous les papiers d'identité.

GILBERT, *à part, avec surprise.* — Tiens, tiens !...

(A ce moment, sonnerie au téléphone.)

GILBERT, *répondant à l'appareil.* — Allô ?... Oui, c'est ici... Vous voulez parler à M. Xavier Prévent ? Ne quittez pas, madame, je vous le passe.

CYPRIEN, *à part.* — Ça se gâte.

XAVIER, *au téléphone.* — Allô ?... Oui. Qui est à l'appareil ? Ah ! c'est toi, Simone ? Alors, tu es arrivée ? Mais où es-tu ? A la gare de Lyon... *(A ces mots, réactions diverses.)* Gustave ?... Mais oui, il est là depuis un moment. Attends, je te le passe. *(A Lagarde.)* C'est justement ma sœur.

LAGARDE, *dans la crainte de comprendre.* — Ta sœur ?

XAVIER. — Eh bien ! oui, ta femme.

LAGARDE, *saisi de panique.* — Ma... ma... ma femme...

LEPOT. — Allons, aidez-moi, vous autres. Conduisons-le au téléphone.

(Saint-Piffard, Xavier et Lepot s'empressent autour de Lagarde et, doucement, le conduisent vers l'appareil. Là, Xavier prend l'écouteur qu'il avait déposé sur la table et l'applique contre l'oreille de Lagarde.)

LAGARDE. — Elle... elle n'est peut-être plus au bout du fil.

XAVIER, *prenant l'écouteur.* — Allô ?... Allô ?... Tu es toujours là, Simone ?... *(A Lagarde.)* Mais bien sûr, qu'elle est là !

LAGARDE, *à part.* — C'est dommage !

LEPOT. — Tu penses, cette pauvre petite t'a attendu deux ans. Elle peut encore attendre deux minutes.

XAVIER, *collant l'appareil à l'oreille de Lagarde.* — Allez, allez.

SAINT-PIFFARD. — Ayez du courage, monsieur.

GILBERT, *entre ses dents.* — Dites plutôt : du culot...

LAGARDE, *prenant l'appareil.* — Oui, oui, mais vous comprenez, je suis si ému... si ému... que je... je ne me rappelle plus son nom.

XAVIER. — Simone, voyons. Elle a hâte de te parler.

LEPOT, *à Lagarde, qui reste figé sur place.* — Allons, mon petit Gustave, je comprends ton émotion... la joie, n'est-ce pas ?

LAGARDE, *balbutiant.* — Oui, la... la... la joie...

LEPOT, *le prenant par la main.* — Tu ne vas pas t'évanouir, au moins ?

LAGARDE, *à part.* — Ah ! si je pouvais !

GILBERT. — Voyons, monsieur, vous en avez vu d'autres, dans votre existence mouvementée...

LAGARDE, *au téléphone.* — Allô... Simone... Simone... oui, oui, c'est moi... c'est... c'est... je...

(*Ne pouvant s'en sortir, il simule un évanouissement et laisse tomber l'écouteur.*)

LEPOT, *recueillant Lagarde dans ses bras.* — Pourvu que l'émotion ne l'ait pas tué !

GILBERT, *à part.* — L'émotion... ou la frousse...

CYPRIEN, *à part.* — Décidément, il n'a pas de cran.

LEPOT. — Mon pauvre petit Gustave !

XAVIER. — Du courage, voyons !

(*Xavier aide Lepot à asseoir Lagarde, puis il retourne au téléphone pendant que Lepot réconforte Lagarde, lui tapant dans les mains, etc...*)

XAVIER, *au téléphone.* — Ce qui se passe ? Mais rien, ma chère Simone. Simplement Gustave est trop ému pour pouvoir parler. Non, non, n'aie aucune inquiétude. Mais oui, il t'attend avec impatience. Tu connais l'adresse : 3, rue Marmontel, Bois-Colombes... Tu seras là dans une demi-heure. A bientôt. (*Il raccroche.*) Il faudrait faire quelque chose.

LEPOT, *s'affolant.* — Oui, du vinaigre, du sel...

GILBERT. — Quelques bons soufflets sur le visage feraient mieux l'affaire. Attendez, je m'en charge... Passez-moi la carafe... Je vais l'asperger de belle façon.

LAGARDE, *rouvrant immédiatement les yeux.* — Ah ! où suis-je ?

GILBERT. — Vous voyez, j'en étais sûr.

LAGARDE. — Où suis-je ? Où suis-je ?

XAVIER. — C'est curieux. Ils disent toujours ça quand ils reviennent à eux.

GILBERT, *à Cyprien.* — Tenez, Cyprien, conduisez-le dans la chambre d'amis. Etendez-le sur le divan jusqu'à ce qu'il revienne complètement à lui.

LEPOT. — Je vais vous aider.

(*Cyprien et Lepot prennent Lagarde sous un bras. Tous trois sortent.*)

SCÈNE VI

XAVIER, GILBERT, puis JÉROME.

XAVIER. — Cher monsieur Colville, voulez-vous mon opinion ? Eh bien ! je ne suis pas persuadé du tout que cet homme soit le vrai Gustave.

GILBERT. — Vous l'avez cependant reconnu.

XAVIER. — Sans doute. J'ai été troublé, ému, et je me suis peut-être laissé égarer par une vague ressemblance. Car le plus fort, c'est qu'il lui ressemble... jusqu'au timbre de la voix...

GILBERT. — Pour moi, il n'y a aucun doute : c'est un flibustier.

XAVIER. — Encore un faux Gustave ! Décidément, il en pleut.

GILBERT. — Ah ! l'appât de l'argent...

XAVIER. — Ecoutez, je vais en avoir le cœur net.

(*Il sort par la porte où l'on a emmené Lagarde.*)

GILBERT, *seul.* — S'il n'a pas encore compris !...

(*Jérôme entre au fond, complètement affolé.*)

JÉRÔME, *suffoquant presque.* — Monsieur... monsieur...

GILBERT. — Qu'y a-t-il, Jérôme ?

JÉRÔME. — Monsieur... il y a... il y a là... là, dans le jardin...

GILBERT. — Eh bien ! parlez, voyons.

JÉRÔME, *montrant le jardin.* — Un fantôme, monsieur... un fantôme...

GILBERT. — Un fantôme ? Vous êtes fou !

JÉRÔME. — Non, monsieur, regardez... là-bas... dans l'allée... M. André...

GILBERT. — M. André ? Mais ce n'est pas possible.

JÉRÔME. — Si, si, le voilà... il approche... je vous le dis : un fantôme...

(*Il se sauve et sort à droite. Un temps. André paraît au fond, sous l'aspect physique qu'il avait au premier acte.*)

SCÈNE VII

GILBERT, ANDRÉ.

GILBERT, *gaiement, allant au-devant d'André.* — Entrez, mon cher fantôme. Alors, te voilà enfin ressuscité ?

ANDRÉ. — Oui, et j'espère que, cette fois, c'est pour de bon. Quoi de nouveau ici ?

GILBERT. — Mon vieux, il va falloir jouer serré, sinon ta disparition et ton retour paraîtront invraisemblables. Un nouveau Gustave vient de nous tomber du ciel.

ANDRÉ. — Le vrai ?

GILBERT. — Non, encore un imposteur, comme toi, hier...

ANDRÉ. — Ah ! il y a des amateurs.

GILBERT. — Mais toi, qu'est-ce que tu vas leur raconter ?

ANDRÉ. — C'est tout simple : ce que je t'ai dit hier au téléphone. Après l'explosion, j'ai été frappé d'amnésie et je suis parti droit devant moi. Je reviens aujourd'hui après avoir recouvré ma personnalité. C'est tout naturel et très admissible.

GILBERT. — Très admissible, à condition que tu ne

racontes pas une histoire abracadabrante, comme celle d'hier. Ah ! on voit bien que tu es un inventeur ! Quand tu te mets à inventer des histoires, toi, elles sont un peu là !

ANDRÉ. — J'étais très embarrassé. J'ai joué la folie.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LEPOT, puis XAVIER.

LEPOT. — Dites donc, Gilbert, je crois que nous ferions bien de...

(*Il aperçoit André, pousse un cri, fait quelques pas en arrière et tombe à la renverse dans un fauteuil.*)

GILBERT. — Ça y est ! Encore un qui se trouve mal... (*A André.*) On peut dire que ton retour produit de l'effet !

ANDRÉ, *allant à Lepot.* — Mais oui, mon cher Lepot, c'est moi, c'est bien moi. Je ne suis pas mort.

(*Lepot, sans bouger, le regarde avec des yeux fixes.*)

LEPOT. — Un revenant !... un revenant !...

GILBERT. — Mais non, mais non, il a été simplement frappé d'amnésie.

LEPOT, *d'une voix blanche.* — Ah ! il revient de Turquie d'Asie ?

GILBERT. — Non... d'amnésie. Après l'explosion, il a perdu la mémoire.

LEPOT. — Oui, c'est ça, donnez-moi quelque chose à boire.

ANDRÉ. — Allons, bon, voilà que l'émotion l'a de nouveau rendu sourd !

GILBERT. — Ça, c'est vraiment un cas extraordinaire.

LEPOT, *se levant.* — Ah ! mon cher petit André... mon cher petit André...

(*Rentrée de Xavier.*)

XAVIER. — Eh bien ! notre deuxième Gustave va beaucoup mieux.

GILBERT. — Mon cher monsieur Prévent, je suis heureux de vous annoncer une bonne nouvelle. Voici que nous revient notre ami André, que nous croyions victime de l'explosion, mais qui, simplement frappé d'amnésie, avait disparu pendant quinze jours.

XAVIER. — Ah ! mon cher André, quelle joie, mais par quelles transes vous avez dû passer !

ANDRÉ. — Oh ! non, je ne me suis rendu compte de rien. Au moment de l'explosion, j'ai ressenti une violente douleur derrière la tête... j'ai couru devant moi... et après... après, je ne sais plus... je ne sais plus... c'est un trou, un trou noir. Puis, peu à peu, dans ce noir, a surgi lentement

une lueur qui grandissait chaque jour. Et hier, brusquement, je me suis aperçu que j'étais dans une maison de santé... sans d'ailleurs savoir comment j'y étais venu.

XAVIER. — Mais comment avez-vous recouvré votre personnalité ?

GILBERT, *pour sauver la mise.* — C'est ce matin... en regardant un journal qui avait publié sa photographie, que le phénomène s'est produit.

XAVIER, *serrant les mains d'André.* — Oh ! si vous saviez comme je suis heureux ! Laissez-moi vous féliciter.

ANDRÉ. — Oh ! il n'y a pas de quoi... Oui, et voilà comment je me retrouve enfin chez moi après quinze jours d'absence.

LEPOT, *qui a écouté très attentivement.* — Mais tout cela ne nous dit pas ce qui t'est arrivé et comment tu es de nouveau parmi nous !

GILBERT. — Cette fois, il n'y a pas de doute. Il est sourd et re-sourd, comme il n'a jamais été.

LEPOT. — Ah ! je n'entends plus. C'est admirable.

ANDRÉ. — C'est plutôt ahurissant. (*Frappant sur l'épaule de Lepot.*) Ah ! ce brave Lepot. Mais, à présent, je ne serais pas fâché de voir ce vieux cousin Gustave dont on m'a annoncé l'arrivée.

GILBERT. — C'est vrai. On l'avait oublié, celui-là.

XAVIER. — Entre nous, il m'a l'air encore plus suspect que celui d'hier.

ANDRÉ, *faisant l'étonné.* — Comment ? Vous en avez déjà eu un hier ?

GILBERT. — Oui, oui, et un fameux ! On te racontera ça... (*Il lui donne une bourrade.*) Allons voir le n° 2... Vous venez, baron ? (*Et, comme Lepot ne bouge pas, il hurle :*) Vous venez, baron ?

LEPOT, *qui a enfin entendu.* — Oui, je vous suis.

(*Ils sortent tous les quatre à droite.*)

SCÈNE IX

CYPRIEN, GUSTAVE.

(*La scène reste vide pendant quelques instants, puis Gustave — le vrai, cette fois — entre au fond avec Cyprien. Gustave est un homme d'une trentaine d'années, vêtu simplement.*)

CYPRIEN. — Et qui dois-je annoncer, monsieur ?

GUSTAVE. — Annoncez... M. Gustave Jacquelin.

CYPRIEN, *ahuri.* — Co... co... comment ?

GUSTAVE. — Oui, M. Gustave Jacquelin.

CYPRIEN, *même jeu.* — Gu... Gu... le vrai ?

GUSTAVE. — Comment le vrai ?

CYPRIEN. — Enfin, vous êtes bien sûr ?...

GUSTAVE. — Je crois qu'il n'y en a qu'un.

CYPRIEN. — Alors, ça, c'est extraordinaire.

GUSTAVE. — Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ?

CYPRIEN. — Tout de même, faudrait le prouver.

GUSTAVE. — Les preuves, je les fournirai en temps utile. Je reconnais que mon arrivée imprévue peut troubler certaines combinaisons louches... (*Mouvement de Cyprien.*) Oh ! je suis renseigné par l'agence Saint-Piffard...

CYPRIEN, *à part.* — Nom d'un chien ! (*Haut.*) Vous avez vu M. Saint-Piffard ?

GUSTAVE. — Je n'ai vu que son principal clerc, mais j'ai téléphoné à M. Saint-Piffard tout à l'heure et il m'a donné rendez-vous ici. Je suis peut-être le premier ?

CYPRIEN, *étourdiment.* — Ah ! non, vous êtes le troisième.

GUSTAVE. — Comment, le troisième ?

CYPRIEN, *se reprenant.* — Oui, enfin, je veux dire qu'il y a déjà là M. Colville et M. Prévent.

GUSTAVE, *joyeux.* — Comment, mon beau-frère est ici ?

CYPRIEN. — Oui. (*A part.*) J'ai eu tort de lui dire ça.

GUSTAVE. — Où est-il ? Conduisez-moi vite.

CYPRIEN, *montrant la droite.* — C'est par ici. Non. (*Montrant la gauche.*) C'est par là.

(*Gustave sort à gauche.*)

CYPRIEN, *à part, avant de suivre Gustave.* — Toi, mon vieux, je vais te coffrer dans la cave à charbon.

SCÈNE X

ANDRÉ, GILBERT, XAVIER, LAGARDE.

(*La scène reste vide un instant, puis André et Gilbert entrent de droite.*)

ANDRÉ. — Eh bien ! qu'est-ce que tu penses de ce type-là ?

GILBERT. — A mon avis, il n'y a qu'une chose à faire. Il faut le remettre entre les mains de la police.

ANDRÉ. — Ah ! non, non, laissons la police tranquille. D'ailleurs, je veux voir jusqu'à quel point ce gredin-là poussera la petite plaisanterie.

(*A ce moment, Xavier entre de droite avec Lagarde.*)

GILBERT. — Ah ! vous voilà, mon brave. Eh bien ! vous avez bonne mine, à présent.

LAGARDE. — Oh ! pas tant que ça !

ANDRÉ. — Puisque vous voilà remis, je ne serais pas fâché d'entendre à mon tour le récit de vos aventures.

XAVIER, *à Lagarde.* — Tenez, asseyez-vous là.

(*Il l'aide à s'asseoir.*)

ANDRÉ, *comme Lagarde ne dit rien.* — Eh bien ! nous vous écoutons.

(*Lagarde essaie de parler, mais il ne sort que des sons inarticulés. Les autres le regardent avec une ironie amusée. Jérôme entre au fond.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, JÉROME, puis SAINT-PIFFARD.

JÉRÔME, *annonçant.* — M. Saint-Piffard.

GILBERT. — Ah ! enfin ; faites-le entrer.

LAGARDE, *essayant de filer.* — Je... je vous laisse, messieurs.

ANDRÉ, *le rattrapant.* — Mais non, mais non, vous n'êtes pas de trop. Votre présence est même indispensable. Ce M. Saint-Piffard est précisément l'exécuteur testamentaire.

LAGARDE, *à part.* — Cette fois-ci, je suis fait.

SCÈNE XII

GILBERT, XAVIER, LAGARDE, SAINT-PIFFARD.

SAINT-PIFFARD. — Ah ! messieurs, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer. J'ai enfin réussi à mettre la main sur le vrai Gustave.

XAVIER. — Vous l'avez vu ?

SAINT-PIFFARD. — Non, je n'étais pas là ce matin quand il s'est présenté à l'agence, mais il m'a téléphoné et j'ai rendez-vous avec lui ici même.

GILBERT. — Alors, cette fois, vous êtes bien sûr de...

SAINT-PIFFARD. — Oh ! il n'y a aucun doute. Dites-moi, il n'est pas encore arrivé ?

XAVIER, *sur un signe de Gilbert.* — Mais si, le voilà.

(*Il montre Lagarde.*)

SAINT-PIFFARD, *à Lagarde.* — Eh bien ! cher monsieur, je suis heureux que, grâce à moi, vous puissiez entrer en possession de l'héritage qui vous échoit du fait de la disparition de votre malheureux cousin.

LAGARDE, *sans bien comprendre ce qui lui arrive.* — Je suis navré de devoir cette fortune à une aussi pénible circonstance. Ce pauvre André, ce pauvre André...

SAINT-PIFFARD. — Ah ! vous pourrez lui faire élever une statue. Vous lui devrez bien ça. N'est-ce pas, messieurs ?

GILBERT, *faussement triste.* — Hélas ! ce n'est pas cela qui le fera revenir !...

SAINT-PIFFARD. — Ah ! oui, hélas !...

(*Au même moment, André entre de droite.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ANDRÉ.

SAINT-PIFFARD, *apercevant André et poussant un cri de stupeur.* — Oh !...

ANDRÉ, *gaiement.* — Tiens, bonjour, monsieur Saint-Piffard ; comment allez-vous ?

SAINT-PIFFARD, *épouvanté.* — Oh !... Aurais-je une hallucination ?

ANDRÉ. — Non, pas du tout, c'est bien moi, André Jacquelin.

SAINT-PIFFARD, *stupéfait.* — Vous... vous n'êtes donc pas mort ?

ANDRÉ. — Comme vous voyez... On dirait que vous avez l'air de le regretter ?

SAINT-PIFFARD. — Non, mais, pour moi, c'est un choc, vous comprenez, et quel choc !... Enfin, mettez-vous à ma place. Et puis voilà qui dérange mes plans... Ça n'est pas correct. On n'a pas idée de ça. Qu'est-ce que je vais faire de mon héritier, à présent ? (*Il montre Lagarde.*) Il va me demander des dommages-intérêts.

LAGARDE. — Oh ! moi, je sais ce que je vais faire. Je vais filer en douce. (*A part.*) C'est inespéré...

SAINT-PIFFARD, *le rattrapant au moment où il va sortir.* — Ah ! permettez, permettez, vous allez rester ici.

(*Il le rassied de force.*)

XAVIER. — Mais la présence de Monsieur est désormais inutile.

SAINT-PIFFARD. — Je ne suis pas du tout de cet avis. Ici, c'est l'homme de loi qui parle. (*A André.*) Légalement, vous êtes peut-être le seul héritier. Mais légalement aussi, vous êtes mort. Votre décès a été constaté, et comme Monsieur votre cousin refuse de quitter les lieux...

LAGARDE, *se levant.* — Ah ! mais non, je ne refuse pas.

SAINT-PIFFARD, *le faisant rasseoir.* — Si, si, vous refusez.

(*A André.*) Jusqu'à ce que les tribunaux vous aient ressuscité, vous n'avez droit à rien, absolument rien.

André, *narquois.* — Et ces formalités de résurrection demanderont combien de temps ?

Saint-Piffard. — Trois mois au moins.

André. — Comment ? Il faut trois mois pour me ressusciter ?

Saint-Piffard. — Oui, trois mois. Les délais judiciaires. Et avec la justice française, vous pouvez donc compter sur deux ans...

André. — Deux ans !

Lagarde, *reprenant du poil de la bête.* — Ah ! ah ! ça vous épate ?

André. — Mais si je suis obligé d'attendre deux ans, ce gredin-là, qui est certainement un imposteur, va me dilapider mon héritage.

Saint-Piffard, *gravement.* — Il en aurait le droit, monsieur.

Gilbert. — Vous déraisonnez, monsieur, ce n'est pas possible.

Xavier. — En tout cas, c'est inadmissible.

Saint-Piffard. — Mais si, monsieur, la loi est formelle. (*A André.*) Aussi longtemps que votre existence n'est pas également reconnue, monsieur, vous êtes un souffle, une vapeur... un néant.

André. — Ah ! je suis une vapeur ?...

Saint-Piffard. — Parfaitement, monsieur. Vous n'existez plus.

André. — Ah ! je n'existe plus ! Eh bien ! tenez, monsieur.

(*Il lui flanque une énorme paire de claques.*)

Saint-Piffard. — Ah ! monsieur, je ne tolèrerai pas...

André, *suave.* — Mais vous n'avez rien reçu, monsieur... Je suis mort... Je n'ai donc pas pu vous gifler.

Saint-Piffard. — Ah ! mais, ça ne se passera pas comme ça.

Gilbert. — Voyons, messieurs, je vous en prie, du calme. Vous n'allez tout de même pas vous battre. Le moment serait mal choisi. (*A Saint-Piffard.*) Excusez mon associé. Il sort d'une crise d'amnésie, il avait perdu sa personnalité.

Saint-Piffard, *se frottant la joue.* — En tout cas, il a conservé sa vigueur.

(*A ce moment, on entend des appels et des gémissements provenant du sous-sol.*)

Xavier. — Ecoutez, il me semble qu'on appelle...

(*Tous prêtent l'oreille.*)

André. — Mais oui. On dirait que ça vient de la cave.

Une voix assourdie. — Au secours ! au secours !

Gilbert. — Ce n'est pas possible. On assassine quelqu'un.

La voix. — Ouvrez-moi, ouvrez-moi !

(*En même temps, on entend des coups violents frappés contre une porte.*)

Xavier. — Il faut aller voir. C'est peut-être le baron.

André, *appelant à la porte de gauche.* — Cyprien ! Cyprien !...

SCÈNE XV

LES MÊMES, CYPRIEN

Cyprien, *entrant.* — Monsieur ?

André. — Allez donc voir ce qui se passe dans la cave.

Cyprien, *tremblant.* — Dans... dans la cave ?

André. — Mais oui. Tenez, écoutez. (*On entend crier à nouveau : « Au secours ! Ouvrez-moi ! »*.) Vous entendez ces cris ?

Cyprien, *même jeu.* — Oh ! je n'entends rien, monsieur, je ne crois pas...

Gilbert. — On dirait que vous avez peur.

Cyprien. — Oh ! non, non, monsieur.

Gilbert. — C'est bon, j'y vais moi-même.

(*Il sort rapidement au fond.*)

Cyprien, *à part.* — Oh ! oh ! ça devient mauvais. Vaut mieux quitter la boîte !

(*Il sort à droite sur la pointe des pieds.*)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins GILBERT et CYPRIEN.

Saint-Piffard. — Cette maison est vraiment bien étrange. Des explosions se produisent, les morts ressuscitent... et il y a peut-être des revenants dans la cave.

André, *à Lagarde.* — Si vous n'étiez pas revenu, mon cher Gustave, on pourrait croire que c'est votre double qui hante cette demeure.

Lagarde, *timidement.* — Si j'allais me rendre compte...

Xavier. — Non, non, restez, c'est plus prudent.

Voix de Gilbert, *en coulisse.* — Ah ! ça, c'est extraordinaire.

André. — Voilà Gilbert. Nous allons avoir l'explication.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, GILBERT, GUSTAVE.

(*Gustave, les mains et le visage noircis de charbon, les cheveux en désordre, entre avec Gilbert tout en gesticulant.*)

GILBERT. — Messieurs, tenez-vous bien, je vous annonce une surprise. Savez-vous qui est cet individu ?

(*Il montre Gustave.*)

XAVIER. — C'est un charbonnier.

GILBERT. — Pas du tout. Cet homme prétend tout simplement être Gustave Jacquelin, le cousin de Santiago !

ANDRÉ. — Un troisième Gustave !

LAGARDE, *à part.* — Mais alors !

GUSTAVE, *apercevant Xavier.* — Ah ! Xavier... mon cher Xavier... (*Etonnement de tous.*) Quelle joie de te retrouver !

XAVIER. — Mais, monsieur, je...

GUSTAVE. — Tu ne me reconnais pas ?... C'est vrai, l'émotion... et puis, ce qui vient de m'arriver... cette cave à charbon où le domestique m'a enfermé...

SAINT-PIFFARD. — Hein ?

ANDRÉ. — Qu'est-ce que vous dites ? On vous a enfermé ?

GUSTAVE. — A double tour... et je suis couvert de charbon...

ANDRÉ. — Cette voix... (*A Gilbert.*) Mais c'est lui, c'est bien lui...

GUSTAVE, *qui s'est essuyé le visage.* — Ah ! enfin, toi, au moins, tu me reconnais. Comment vas-tu, mon cher André ?

ANDRÉ. — Moi ? Je suis mort...

GUSTAVE. — Allons, allons, tu veux dire que tu es mort pour moi, parce que nous étions fâchés, mais ce n'est pas le moment de plaisanter. Laisse-moi t'embrasser. (*Il embrasse André.*)

(*A partir de ce moment, Lagarde, profitant de cette scène de famille, commence à se rapprocher de la porte du fond.*)

XAVIER. — Et moi aussi, je te reconnais à présent. Ah ! que je suis heureux de te savoir vivant !

GUSTAVE. — As-tu des nouvelles de Simone ? Comment va-t-elle ?

XAVIER. — Elle sera là dans quelques instants. Oui, par une circonstance qu'il est difficile de t'expliquer, elle a été prévenue de ton arrivée.

(*Lagarde disparaît subrepticement dans le jardin.*)

SAINT-PIFFARD, *à Gustave.* — Mais alors, monsieur, si je comprends bien, c'est vous qui avez téléphoné ce matin à mon agence ?

GUSTAVE. — En effet.

SAINT-PIFFARD. — Et c'est avec vous que j'avais rendez-vous ici ?

GUSTAVE. — Parfaitement.

SAINT-PIFFARD, *se retournant.* — Mais alors, et l'autre ?

GILBERT. — L'autre ?... mais où est-il, celui-là ? (*Tous cherchent Lagarde.*) On dirait qu'il a filé !...

ANDRÉ, *à la porte.* — Regardez donc là-bas, au fond du parc... Il court comme un zèbre.

SAINT-PIFFARD. — C'était donc encore un imposteur ?... Il faudrait courir après lui, l'arrêter...

ANDRÉ. — Bon voyage. Laissez-le donc courir.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LEPOT, et, à la fin de l'acte, JÉROME.

LEPOT, *entrant de droite.* — Ah ! mes amis, mes amis, si vous saviez, je viens d'entendre un magnifique concert.

GUSTAVE. — Mais c'est notre sympathique baron.

LEPOT. — Figurez-vous, depuis que j'ai le bonheur d'être redevenu sourd, je n'avais pas encore entendu mes voix habituelles. Mais, à l'instant, quel flot de délicieuses harmonies ! Toute la nature recommence à chanter dans mes oreilles émerveillées. En ce moment, tenez, j'entends un carillon lointain qui égrène ses notes dans un murmure de ruisseau printanier ! Ah ! vous ne sauriez imaginer la joie que j'éprouve à ne plus entendre le vain bavardage des hommes.

XAVIER. — Il n'est pas poli.

ANDRÉ, *à Gustave.* — Mais, tu vois, toujours aussi original. (*A Lepot.*) Vous ne reconnaissez donc pas notre Gustave ?

LEPOT, *qui n'a pas entendu.* — Comment ?

GUSTAVE, *s'avançant.* — Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

LEPOT, *à Gilbert.* — Qui est ce monsieur ?

GILBERT, *hurlant.* — Mais c'est Gustave !

LEPOT. — Quoi ?

GILBERT, *même jeu.* — Gustave... (*Plus fort.*) Le vrai Gustave !

LEPOT, *après avoir regardé Gustave.* — Non, ce n'est pas lui.

(Il va s'asseoir dans le fond et reprend son travail de crochet.)

XAVIER, *aux autres.* — Ce n'est pas surprenant. Il a reconnu les deux qui ne l'étaient pas.

SAINT-PIFFARD. — Et maintenant, messieurs, il conviendrait de prendre des dispositions en vue de cet héritage.

GUSTAVE. — En ce qui me concerne, je suis hors de cause, puisque, fort heureusement, mon cousin André est bien vivant.

SAINT-PIFFARD. — Légalement, oui. Néanmoins, M. André Jacquelin est mort.

ANDRÉ. — Eh bien ! je vais vous étonner, monsieur Saint-Piffard, j'ai changé d'avis, car s'il y a un avantage à être sourd, il y en a un autre, plus grand encore, à être mort...

SAINT-PIFFARD. — Et pourquoi donc ?

ANDRÉ. — Mon associé Gilbert vous le dira. Depuis « ma » catastrophe, les affaires, si difficiles auparavant, ont prospéré d'une manière inattendue, et c'est à ma disparition que je dois ma renommée. On a fait de moi une sorte de héros de la science. Eh bien ! je tiens à le rester. Non, c'est décidé, je ne ressuscite plus. Alors, mon petit Gustave, c'est toi qui hérites. (*A Gilbert.*) ... Et c'est moi qui paierai nos dettes.

GILBERT. — Bravo ! Qui sait, tu assisteras peut-être bientôt à l'inauguration de ta propre statue... Quelle apothéose !

ANDRÉ, *à Gustave.* — Tu vois, mon vieux Gustave, j'y gagne encore plus que toi.

GILBERT, *montrant André.* — Oui, c'est certainement lui le plus sage.

ANDRÉ. — Non, le plus sage, je vais vous le montrer. (*Indiquant Lepot, toujours en train de tricoter.*) Le voilà !

JÉRÔME, *entrant en hâte.* — Messieurs, Mme Simone Jacquelin vient d'arriver.

ANDRÉ, *avec vivacité.* — Qu'elle entre ! Qu'elle entre !

(Et tandis que Gustave s'élance à sa rencontre, on entend, au milieu de l'émotion, la voix de Lepot, toujours à son crochet.)

LEPOT. — Deux mailles à l'envers, trois mailles à l'endroit, deux mailles à...

RIDEAU

Imp. J. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 461-5-45.
Comité du Livre. N° d'inscription 31.0251.

La Corvée de Cirage, de H. Farémont, 5 r. ..... 6 »
Un Coup de riquiqui, de Martial Bouin, 3 r. 7 50
Des Pierrots sur la Terrasse, de Godefroy-Boutard, 4 r. 5 »
Le Diagnostic, de Marcel Dubois, 4 r. ..... 6 »
Le Dimanche ministériel, de R. Bastien, 3 r. ..... 5 »
Le Dompteur de Bégonias, de Grégoire Leclos, 7 r. .. 7 50
Les Ecluses du Pactole, de M. Valette, 7 r. ..... 6 »
Eusèbe est un Athlète complet, de R. de Soutter, 5 r. . 6 »
La Fanfare de Raffut-les-Canards, de Ch. Val, 10 r. . 6 »
La Fanfare de Sibouri, de Aug. Voisine, 10 r. ..... 6 »
Faut liquider Topard, de Marcel Dubois, 3 r. ..... 6 »
La Fifille à son Père, de R. Bastien, 5 r. ..... 6 »
Fouinard s'improvise Commissaire, de Pierre Thomas, 5 r. ..... 6 »
La Gargotte ou **On demande un Convive,** de H. Farémont, 5 r. ..... 6 »
Le Génie de la Compagnie, de C. Baival, 5 r. 7 50
Les Haricots de M. Lemaréchal, de R. de Soutter, 7 r. 6 »
Haut les Cours, de R. Bastien, 4 r. ..... 5 »
Héros ignorés, de Ternoise, Baival et Verse, 4 r. .... 6 »
L'Homme à la Valise, de G. Guillot, 5 r. ..... 6 »
Il faut bien vivre, de Marcel Dubois, 4 r. ..... 6 »
Le Jardinier de Notre-Dame, de Martial Bouin, 3 h., 1 f. ou 4 h. ..... 6 »
Jules César, de C. Baival, 6 r. ..... 6 »
L'Irresponsable Guignencoin, de Rollini et Verse, 2 r. 6 »
Lâchez-les, de H. Farémont, 4 r. et fig. (avec musique) 7 50
Le Lapin Magnétique, de R. Bastien, 10 r. ..... 6 »
Le Lieutenant ne sait pas nager, de Marcelle Joignet, 4 r. ..... 6 »
Magie Noire, de R. Bastien, 2 r. ..... 5 »
La Marseillaise, de Montenailles et Claude Montorge, 8 r. 7 50
Le Matin du Grand Soir, de R. Bastien, 4 r. ..... 6 »
Le Mauvais Pas, de Ch. Val, 4 r. ..... 6 »
Mon Petit Bain de Pieds annuel, de Godefroy-Boutard, 7 r. ..... 6 »
Monsieur Baptiste, de Rollini et Verse, 2 r. ..... 6 »

Le Théâtre de Marcel DUBOIS

PIÈCES POUR HOMMES OU JEUNES GENS

Qui est-ce ? Pièce policière et d'espionnage en 3 actes (12e mille).
La Faute de Nicolas Duisans, Pièce en 3 actes, 7 hommes ou je gens (3e mille).
Le Vol de l'Éléphant blanc, Comédie en 2 actes, 5 hommes jeunes gens.
Tempête sur la Manche, Pièce en 3 actes et 5 tableaux (6e mill
Le Diagnostic, Comédie en 1 acte (4e mille).
Les Millions d'Isidore, Vaudeville en 2 actes (avec J. COL (6e mille).
Soirée de Gala, Drame en 2 actes (4e mille).
Le Tribunal en Folie, Comédie-vaudeville en 3 actes (avec ACHAUME) (6e mille).
Il faut bien vivre, Comédie en 1 acte (3e mille).
Le Commissaire est Bon Papa, Comédie en 1 acte (avec C. VAL) (3e mille).
Une Toile de Maître, Comédie en 1 acte.
Une Riche Trouvaille, Comédie en 1 acte (avec A. ACHAU (2e mille).
Un Cri dans le Brouillard, Pièce en 3 actes et 5 tableaux, d'a Olivier Twist, le célèbre roman de Dickens (6e mille).
Transsibérien 84, Drame en 1 acte (avec A. ACHAUME).
La folle Équipée, Pièce en 3 actes et 4 tableaux (avec A. ACHAU
Monsieur Ruy Blas, Comédie bouffe en 3 actes (avec A. ACHAU (3e mille).
115, Allée des Mimosas, Pièce d'aventures en 3 actes (5e mill
Le Requin de Pont-sur-Yonne, Comédie-bouffe en 2 actes (2e m
On n'a pas toujours 20 Ans, Pièce en 3 actes (3e mille).
La Ville sans Gloire, Comédie en 3 actes (2e mille).
Matinée à 15 heures, Pièce policière en 3 actes (3e mille).
L'Argent des Autres, Comédie en 1 acte.
Le Soir du 11 Novembre, Pièce en 3 actes (2e mille).
Le Sporting Club de Saint-Symphorien, Vaudeville en 3 a (avec J. COLONI).
Faut liquider Topard, Comédie en 1 acte (avec A. ACHAU (2e mille).
Nestor, Comédie en 2 actes.
Le Chalet dans les Neiges, Pièce en 3 actes.
Mon Cousin de Santiago, Comédie-bouffe en 3 actes (avec ACHAUME).

PIÈCES A ROLES MIXTES

Le Petit Roi, Comédie dramatique en 3 actes et 4 tableaux, d'a le roman d'André Lichtenberger.
Yolande est formidable, Comédie en 1 acte (avec A. ACHAU (2e mille).
La Mariée est trop belle, Comédie en 1 acte (avec A. ACHAU (2e mille).
Josette et le Cambrioleur, Comédie en 1 acte.
Lady Warner a disparu, Pièce d'aventures en 3 actes pour trou mixtes (traduction). (Deux Masques). (2e mille).

PQ 2607 U23M65

Dubois, Marcel
Mon cousin de Santiago

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 23 05 16 017 1